

Pour la traduction ou la représentation, s'adresser aux Auteurs,  
2, route d'Orléans, à Paris.



---

IMPRIMERIE L. TOINON ET C<sup>e</sup>, A SAINT-GERMAIN.

LES  
FRANCS-MAÇONS

COMÉDIE EN TROIS ACTES, EN PROSE

PRÉCÉDÉE DE

L'INITIATION ANTIQUE

PROLOGUE EN QUATRE TABLEAUX

PAR

LES FF.' CHARLES & AUGUSTE BEAUMONT

L'homme sacré à l'homme.  
MASSOL.



PARIS

DENTU, LIBRAIRE, AU PALAIS-ROYAL

TEISSIER, LIBRAIRE, RUE DE GRENNELLE SAINT-HONORÉ, 37

1867



## AU LECTEUR

Une diatribe violente, dirigée contre l'ordre paisible et studieux des Francs-Maçons, fut publiée à Paris, en 1862, sans que les loges parussent s'en émouvoir ou daignassent y répondre. C'était témoigner de leur force et de leur sagesse, à la manière du lion qu'on insulte.

Mais nous pensâmes que ce réquisitoire haineux et mensonger, appuyé des clameurs quotidiennes de certains journaux, ne tendait à rien moins qu'à donner le change à l'opinion et à l'animer contre cet ordre bienfaisant et moralisateur. Dans le but de l'éclairer, de dissiper enfin tous les nuages, nous écrivîmes cette comédie avec l'impartialité d'un président de cour d'assises, en y résumant l'histoire et les principes de la Francmaçonnerie, ainsi que les dépositions et les plaidoyers de ses amis et de ses ennemis. Le grand jury de l'opinion pourra donc, en pleine connaissance

de cause, terminer ce procès étrange et séculaire entre des parties dont l'une accusait toujours, sans que l'autre se défendît jamais !

Nous songions à faire représenter cette pièce, que le Grand Orient de France nous laissait libres de publier, lorsque soudain retentirent en Europe les foudres du Saint-Père, lancées de nouveau contre les Francs-Maçons. Sans doute, ces foudres spirituelles, qui faisaient jadis trembler les rois et n'excitent plus que le sourire des peuples, n'ont pu les faire proscrire et ils sont encore debout. Mais on aurait tort de croire ces pieuses malédictions, ces anathèmes d'un autre âge, tout à fait inoffensifs. Ils ravivent encore la haine, l'intolérance des dévots, qui font de leur mieux pour atteindre partout, dans ses membres, la grande institution libérale qui leur est dénoncée, et qui travaille obstinément, depuis des siècles, aux progrès de l'humanité.

Il y a donc lieu d'en appeler enfin au bon sens, à la justice éclairée du public.

Tel étant notre objet, on ne s'étonnera pas qu'à l'exemple des auteurs qui ont voulu prouver quelque chose, nous ayons moins tenu à intriguer et à faire rire le spectateur, qu'à l'intéresser et à l'édifier sur d'importantes vérités.

Du reste, s'il faut à certains esprits des spectacles brillants et sonores qui ne flattent que les sens ; et à d'autres, plus sérieux, des drames bien sombres qui torturent le cœur et fassent frémir ; il en est d'au-

tres encore que n'attirent point exclusivement ces exhibitions bruyantes, folâtres ou terribles, et qui leur préfèrent les tableaux plus instructifs de la comédie. C'est dire assez que nous soumettons notre œuvre à l'appréciation de ces derniers, et que leur suffrage serait à nos yeux le plus digne prix de nos efforts.

Paris, décembre 1866.

---

## PERSONNAGES (1)

---

LE ROI D'ÉGYPTE.

LE DÉMIOURGOS.

LE VIEUX PATRIARCHE.

TROIS PRÊTRES PATRIARCHES.

LE CÉRYCE.

PLATON.

ZAIS, fille du roi d'Égypte.

AZÉMA, id.

UNE ALMÉE.

FEMMES DES PRÊTRES, composant le ballet. ' .

La scène est en Égypte.

---

(1) Voir les notes, page 29.

# L'INITIATION ANTIQUE

---

## PREMIER TABLEAU

Grande salle souterraine à piliers. A droite, tunnel vertical ou puits en saillie sur le fond, et dont on ne peut voir le sommet. Un soupirail y est pratiqué, débouchant sur un palier d'où l'on descend par quelques degrés auprès d'une grille, située au troisième plan, vers le milieu de la scène. Des momies, des morts debout dans leurs cercueils ouverts sont rangés auprès des murs aboutissant en courbe à cette grille. Autre grille au deuxième plan à gauche. Lampe suspendue au plafond, qui est invisible. Demi jour à peine, le fond est obscur.

---

## SCÈNE PREMIÈRE

TROIS PRÊTRES.

PREMIER PRÊTRE.

Il paraît, mes frères, que l'initiation du plus éminent disciple de Socrate sera brillante; on dit que le roi y assistera.

DEUXIÈME PRÊTRE.

On le dit, en effet, et l'on ajoute que nos savants sont émerveillés de la belle intelligence du néophyte, l'illustre Platon.



## L'INITIATION ANTIQUE

## TROISIÈME PRÊTRE.

Il a fait auprès d'eux, en un an, des progrès extraordinaires.  
Il va ouvrir un judas dissimulé dans le mur du puits, regarde et revient.

## DEUXIÈME PRÊTRE.

Mais ce cygne de l'académie, comme l'appelait son maître, est surtout un homme d'imagination ; aura-t-il assez de force d'âme pour supporter les rudes épreuves qu'il commence en ce moment ?

## PREMIER PRÊTRE.

Il serait dommage qu'un homme de cette valeur y succombant, se vit condamner à traîner ses jours dans ces sombres galeries, occupé à décorer les cercueils et les rubans des momies.

## DEUXIÈME PRÊTRE.

Sans ces condamnations, cruelles sans doute, mais nécessaires, nos secrets seraient divulgués par ces présomptueux qui viennent, la plupart de si loin, solliciter des épreuves qu'ils ne peuvent soutenir.

## PREMIER PRÊTRE.

Oui, cette captivité est encore nécessaire ; mais un jour viendra où nos trésors de science seront le partage de tous. Les hommes, alors, affranchis des erreurs qui les divisent et de la plupart des maux qui les dévorent, vivront heureux et plus longtemps. Ils béniront notre mémoire.

## TROISIÈME PRÊTRE.

Mes frères, le néophyte, s'il n'est tombé dans l'abîme, est bien près de pénétrer ici.

Il retourne ouvrir le judas, et le reforme discrètement après avoir regardé.

## PREMIER PRÊTRE.

Je crois que c'est un de ces hommes rares dont il sera longtemps parlé dans le monde.

## PROLOGUE

7

TROISIÈME PRÊTRE, revenant.

Le voici !...

Les trois prêtres se dissimulent dans l'ombre.

## SCÈNE II

PLATON, seul.

Il introduit sa lampe à travers le soupirail, où il passe lui-même la tête la première. Levé, il regarde autour de lui.

Où suis-je descendu si péniblement ? (Il se présente à la grille et l'ouvre, elle se referme après qu'il a passé, avec un bruit extraordinaire.) Comment cette porte, en se fermant d'elle-même, peut-elle produire un si grand bruit ?

## SCÈNE III

PREMIER PRÊTRE, PLATON.

PREMIER PRÊTRE, paraissant.

Que viens-tu chercher ici ?

PLATON.

La sagesse.

PREMIER PRÊTRE.

Elle est impossible sans beaucoup de science, et l'homme sait-il seulement interpréter les grands hiéroglyphes de l'univers !... qu'est-ce que la science ?

PLATON.

C'est l'intelligence des causes et de leurs effets, ou l'esprit de Dieu descendu au sein de l'homme.

PREMIER PRÊTRE.

Et la sagesse?

PLATON.

Avec la connaissance du bien et du mal, du juste et de l'injuste, c'est l'amour de l'un et la haine de l'autre.

PREMIER PRÊTRE.

Pour y parvenir, *connais-toi toi-même!*...

Il sort, une flamme s'élève derrière lui.

## SCÈNE IV

PLATON.

J'aspirais à t'entendre, ô sage! pourquoi disparaître ainsi? Connais-toi toi-même! Cette sentence profonde du roi Sésostris, gravée sur le temple de Delphes, je n'ai garde de l'oublier, le divin Socrate nous la rappelait sans cesse. (Des monstres bizarres voltigent ou passent auprès de lui, en poussant des cris sauvages, effrayants. Le tonnerre se fait entendre, ainsi qu'un grand bruit de chaînes énormes puissamment remuées; des éclairs sillonnent la scène. Soudain il se fait un silence absolu.) L'horreur de ces lieux, celle de ces bruits et du profond silence qui y succède, peuvent bien faire frémir ma chair, mais non effrayer ni troubler mon esprit.

UNE VOIX.

Sens-tu ton cœur défaillir, as-tu besoin de secours?

PLATON.

Non!... (Le fond s'éclaire des rayons de la lune, il représente un palais en ruines; des fûts de colonnes debout, d'autres renversés, des tombeaux. Platon pose sa lanterne sur un cercueil.) Ruines, tombeaux, sublime poussière, ombres de mes semblables, est-ce donc vous qui me révélez le secret de la vie? Est-ce vous, ô morts! qui m'apprendrez à vivre?...

## PROLOGUE

### SCÈNE V

#### DEUXIÈME PRÊTRE, PLATON.

##### DEUXIÈME PRÊTRE.

Peut-être ! le passé n'est-il point la leçon de l'avenir ?

##### PLATON.

Je sais que dans l'ordre physique et dans l'ordre moral, tout ce qui s'est accompli peut s'accomplir encore, aux différences près qu'introduisent le travail incessant de la matière, et les progrès de la conscience ou plutôt de l'esprit humain.

DEUXIÈME PRÊTRE, montrant le palais en ruines.

S'ils n'ont point pratiqué la justice, la seule providence des empires, que reste-t-il des plus puissants rois de la terre ? Une poignée de cendre et le mépris de la postérité !

##### PLATON.

L'homme de bien le plus modeste laisse du moins après lui un souvenir respecté, de sympathiques regrets, un noble exemple. Il est consolant aussi que par ses œuvres l'homme puisse prolonger son existence à travers les siècles, et parler, pour ainsi dire, du fond de sa tombe à toutes les générations qui naissent après la sienne.

##### DEUXIÈME PRÊTRE.

Il est beau, sans doute, de vivre honoré dans la mémoire des hommes, et c'est la noble ambition des grands cœurs. Mais apprends que la vie et la mort se succèdent comme la nuit et le jour. Tout change et se transforme sans cesse ; l'éphémère en une heure, l'homme en un siècle, plus ou moins ; les astres en des millions d'années ! Car les innombrables soleils qui roulent au-dessus de nos têtes ont eu aussi, comme nous, leurs aînés ! Chaque instant qui s'écoule en voit s'éteindre et surgir de

nouveaux, à des distances incalculables ! Mais il n'est donné qu'à l'homme, qu'à lui seul, de concourir sciemment à l'harmonie universelle en faisant le bien !

PLATON.

Le sentiment de cette grandeur doit l'enorgueillir et s'imprimer dans ses plus belles œuvres.

DEUXIÈME PRÊTRE.

Il doit le rendre jaloux de sa propre estime et le porter à entretenir dans son cœur l'amour de ses semblables, comme le parakiste entretient cette lampe qui en est le symbole. Quel est le sens de cette chaîne dont tu es encore chargé ?

PLATON.

Elle doit symboliser l'ignorance et les préjugés qui m'oppriment encore et dont je travaille à me dépouiller. (Après de violents efforts il se débarrasse de la chaîne.) Ainsi ferai-je de mes folles passions et de mes folles croyances, basées seulement sur des hypothèses !...

DEUXIÈME PRÊTRE.

Tu n'as, en effet, délivré que ton corps, si ton esprit reste accessible aux suggestions de l'intolérance et de l'erreur. Souviens-toi que la persévérance est le secret de la perfection. Inspire-toi de ces illustres morts, lis leurs inscriptions ou plutôt leurs sentences, et poursuis ta route. Elle est semée d'écueils et bien longue encore ; mais la connaissance d'importantes vérités sera le prix de tes efforts... Ne demande rien aux cercueils de cette galerie, ils ne contiennent que la dépouille des traîtres mis à mort pour avoir trahi notre sublime institution. Adieu !

Il sort.

## SCENE VI

PLATON, seul.

Oh ! reste encore, tes discours... (Il prend sa lampe, approche d'un cercueil et lit :) — « Je sais garder un secret, je souffre les injures, et j'emploie bien mon temps. » Serait-ce donc toi-même, ô Chilon ! qui me parles ici?... Quoiqu'il en soit, ô mort ! je te remercie et te salue. (Passant à un autre cercueil, il lit :) — « Je me suis souvent repenti d'avoir parlé, rarement de m'être tu. » — Oui, la parole est d'argent, mais le silence est d'or ! (Lisant au-dessus d'un autre cercueil.) — « Ne fais la guerre qu'à trois choses : les maladies, l'ignorance et l'injustice. » — Ah ! sans doute, mais que de sang doit se répandre encore, avant le règne souverain de la justice et de la vérité ! (Passant à un autre, et lisant.) — « Prête à ton semblable, qui est ton frère, l'assistance que tu voudrais en recevoir, et ne lui fais pas ce que tu serais fâché qu'il te fit. » — C'est toi, grand Confucius ! qui nous a transmis ces maximes si simples et si salutaires ! Elles te mériteront l'éternelle reconnaissance des hommes ! (Passant à un autre cercueil.) Et toi, glorieuse ombre, quel est ton secret ? (Lisant.) — « O mortel qui cherches la vérité ? Apprends qu'il ne peut exister qu'un seul architecte du temple de l'univers. Il a tout créé, le bien et le mal, le froment et le poison ; mais il l'a donné l'intelligence pour les discerner, et la liberté pour travailler toi-même à ta gloire et à ton bonheur ! » — C'est vrai !... O sages ! ô morts immortels ! je ne puis m'entretenir avec vous plus longtemps, je vous honore et vous dis adieu !...

Il s'avance vers la deuxième grille, mais l'avenue à laquelle elle donne accès tout à coup s'illumine. Le crépitement de la flamme se fait entendre, des pétards éclatent, le tonnerre gronde, des éclairs se produisent.

## SCÈNE VII

## TROISIÈME PRÊTRE, PLATON.

TROISIÈME PRÊTRE, sortant de la grille.

Tu peux retourner sur tes pas et renoncer à ton entreprise, mais un instant encore, et cela ne te sera plus possible. Te sens-tu le courage d'avancer, quels que soient les périls qui t'attendent ?

PLATON.

Oui, et j'y suis résolu.

Musique en sourdine.

TROISIÈME PRÊTRE.

Eh bien, regarde cette avenue étroite dont les arbres serrés s'enflamment et les branches entrelacées forment une voûte de feu ?

PLATON.

Je la vois.

TROISIÈME PRÊTRE.

C'est le chemin que tu dois suivre sans te retourner. Si tu réussis à traverser ce vaste incendie, tu trouveras devant toi une caverne où se tient le monstre des ténèbres, le génie du mal. Il voudra te fermer le passage, prends ce glaive et ce bouclier de Minerve, combats cet ennemi, tranche-lui la tête et porte-la au roi, il te donnera ses ordres. Mais l'embrasement (On entend des pétards.) devient général, hâte-toi, cours!... adieu!

PLATON, il a jeté sa lampe, pris le glaive et le bouclier.

Je franchirai cette fournaise, ou j'y périrai : si je la traverse, tu seras obéi!

Il s'élançait dans l'avenue, tandis que le troisième prêtre, les bras croisés, le considérait.

---

**DEUXIÈME TABLEAU**

Au fond, des rochers, au bas desquels serpente une rivière. Un escalier s'en élève, aboutissant à la porte d'un pavillon, situé à droite. Un large anneau est fixé à cette porte. Un autre escalier conduit du pavillon sur la scène. Jardin magnifique, statues, trépieds, table, apprêts d'une collation. Jour un peu sombre.

---

**SCÈNE PREMIÈRE****PREMIER ET DEUXIÈME PRÊTRES, ZAÏS.**

**PREMIER PRÊTRE**, ayant, caché derrière un arbre, considéré Platon.

Il nage encore vigoureusement...

**DEUXIÈME PRÊTRE**, ayant aussi considéré Platon.

Il se comporte à merveille!... Le voici parvenu à l'escalier.

**ZAÏS**, montant au pavillon, elle porte du linge et la tunique que doit revêtir Platon.

Vous allez le faire périr!...

**PREMIER PRÊTRE.**

Il faut bien qu'il soit purifié par les quatre éléments!

Les prêtres pénètrent dans le rez-de-chaussée du pavillon.



## SCÈNE II

ZAIS, PLATON.

Platon sort de l'eau, gravit l'escalier ; mais chaque marche, dès que son pied la quitte, tombe à l'eau. Parvenu à la porte, il en saisit l'anneau à deux mains et s'y trouve suspendu, l'escalier tout entier s'abimant sous lui.

ZAÏS, descendant du pavillon.

Je ne sais quel tendre intérêt m'inspire ce grec philosophe, je tremble et fais des vœux pour lui.

DEUXIÈME PRÊTRE, de l'intérieur du pavillon.

Sens-tu tes forces défaillir ?

PLATON, suspendu.

Pas encore, mais...

La porte du pavillon s'ouvre au dedans et y introduit Platon. La clarté du jour devient complète. Musique lointaine.

## SCÈNE III

ZAIS, AZÉMA.

ZAÏS.

Azéma, veux-tu monter offrir nos services au vaillant néophyte ? Tiens, prie-le de vider cette coupe et de venir se reconforter.

AZÉMA, allumant les trépieds.

Oui ma sœur. Les trépieds vont embaumer l'air des plus suaves parfums, et des chants mélodieux le remplir d'harmonie ; les danses les plus lascives, les plus enivrantes, vont préparer la chute de ce fier philosophe : il n'en est point de rebelle à l'amour.

Elle monte la coupe et pénètre dans le pavillon, après avoir frappé à la porte qu'ouvre Platon.

## SCÈNE IV

ZAIS, UNE ALMÉE.

ZAÏS.

Chère Almée, observez bien le signe que je vous ferai. Entrez alors, et déployez vos grâces les plus séduisantes, les plus irrésistibles. Les femmes de nos prêtres porteront une couronne de laurier; ajoutez le myrte et l'amarante à la vôtre, ainsi qu'à celle d'Azéma.

L'ALMÉE.

Princesse, ces couronnes sont prêtes.

## SCÈNE V

ZAIS, AZÉMA, puis PLATON.

PLATON.

O femmes hospitalières! qui que vous soyez, nymphes ou déesses, Platon vous rend mille grâces et vous salue.

AZÉMA.

C'est par galanterie, seigneur, que vous semblez croire aux déesses : nous sommes de simples mortelles, des princesses il est vrai, mais sans orgueil et très-heureuses de vous voir et de vous accueillir.

ZAÏS.

Oui, seigneur, nous sommes charmées de vous recevoir et votre triomphe nous remplit de joie. Daignez vous asseoir, et prendre cette nourriture qu'avec bonheur pour vous j'ai préparée.

AZÉMA, remplissant la coupe.

Buvez et reprenez de nouvelles forces, car les épreuves seront longues encore. Vous y faites, seigneur, une contenance admirable, à laquelle, du reste, nous nous attendions, ma sœur et moi.

PLATON.

A laquelle vous vous attendiez ?

ZAIS.

La renommée de vos rares talents, seigneur, vous avait devancé parmi nous ; les rapports qui nous sont parvenus depuis que vous y êtes, n'ont pu que nous confirmer dans la haute opinion que nous avons déjà de votre mérite.

PLATON.

Si vous étiez moins flatteuses, charmantes princesses, après les rudes émotions que j'ai ressenties, je me trouverais auprès de vous, en ce moment, le plus fortuné des mortels !

ZAIS.

Vous en êtes du moins le plus éloquent et le plus aimable.

PLATON.

De grâce, épargnez-moi, vous êtes déjà si belles !...

## SCÈNE VI

ZAIS, AZÉMA, CORPS DE BALLET, composé des femmes des prêtres.

Azéma se lève et prend part au ballet. Les danseuses, en se retirant, déposent leurs couronnes aux pieds de Platon. Zais lui pose sur la tête celle de l'Almée, tandis qu'il s'en défend en vain, Azéma lui dépose la sienne sur les genoux.

## SCENE VII

ZAIS, PLATON.

ZAÏS.

Gardez cette couronne d'amarante et de laurier, sinon pour me plaire, du moins pour m'être agréable : j'y vois le symbole de votre gloire à travers les siècles !

PLATON.

Ah ! c'est manquer d'égards envers un prisonnier !

ZAÏS.

Non ! c'est moi qui suis votre captive !...

PLATON, mettant la couronne d'Azéma sur la tête de Zaïs.

Soyons donc tous deux immortels !

ZAÏS, se plaçant amoureusement près de Platon.

Merci, seigneur, je ferai de cette couronne, posée par vous sur ma tête, le plus précieux, le plus cher de mes souvenirs !

PLATON.

Princesse !...

On entend préluider.

ZAÏS.

Écoutons ce chant harmonieux, voulez-vous... veux-tu ?

CHŒUR CHANTÉ DANS LA COULISSE.

Isis ! ô nature féconde !  
 Tu veilles la nuit et le jour,  
 Heureuse de donner au monde  
 La santé, la joie et l'amour !

## L'INITIATION ANTIQUE

Célébrons la magnificence  
 De l'astre le plus radieux,  
 A qui l'homme doit l'existence  
 Et les biens les plus précieux !  
 Il est d'autres soleils encore,  
 Et d'autres globes habités,  
 Jouissant aussi d'une aurore  
 Et s'enivrant de voluptés !

Isis ! ô nature féconde !  
 Tu veilles la nuit et le jour,  
 Heureuse de donner au monde,  
 La santé, la joie et l'amour !

L'amour, c'est la source de vie,  
 Le principe de l'univers !  
 C'est la grande loi d'harmonie  
 D'où naissent tant d'êtres divers !  
 Pour y rester toujours fidèles,  
 Gardons-nous d'importuns serments !  
 L'amour fait quelquefois aux belles  
 Désirer de nouveaux amants !

Isis ! ô nature féconde !  
 Tu veilles la nuit et le jour,  
 Heureuse de donner au monde  
 La santé, la joie et l'amour !

Une musique attendrissante résonne au loin pendant le reste de la scène.

ZAÏS.

Maintenant, cher Platon, dis-moi ce qui pourrait le mieux réjouir ton cœur ? Quels qu'ils soient, tes désirs seront accomplis ; car je t'aime, et mon pouvoir est sans borne en ces lieux ?

PLATON.

Je voudrais répondre à des soins si délicats, si charmants !...

ZAÏS. Elle se lève et de ses bras enlace Platon qu'elle admire.

Je t'aime ! viens sous ces discrets ombrages... hâtons-nous !...

PLATON.

Vous cherchez à me séduire, ô princesses ! et ce n'est pas la moins redoutable de mes épreuves !

ZAÏS.

Eh bien ! je ne m'en défends pas ! Mais je me suis prise moi-même au piège que je te tendais ! Je sais ton génie, tes grands travaux, ta gloire, et je t'aime ; je veux te le prouver !... Ne crains rien ? le secret absolu, un rapport favorable... viens ! viens ! te dis-je ?...

Elle l'embrasse et fait quelques pas.

PLATON.

Enchanteresse ! vous êtes adorable, mais en ce moment, je ne puis que vous admirer... vous le savez bien !

ZAÏS.

Je t'aime de toute mon âme, et tu n'as rien à redouter... Après t'avoir supplié, irais-je donc te trahir ? me déshonorer moi-même ?...

PLATON.

Si votre sympathie était réelle, vous n'abuseriez pas de vos avantages ; vous cesseriez de tenter ma vertu : je vous en garderais le plus reconnaissant, le plus tendre souvenir !

ZAÏS.

Une amitié lointaine, un amour sans tribut serait peut-être une consolation pour une femme de la Grèce ; pour moi, Platon, ce refus est un outrage qui peut te coûter la vie !... Nous sommes libres encore, nul ne paraîtra que je ne l'ordonne... Viens ! je t'aime et t'implore pour la dernière fois !...

PLATON.

Que ne suis-je Mercure ou Apollon ! vous épousant sur

l'heure, je vous transporterais dans l'Olympe, où vous feriez l'admiration des dieux ! Mais, humble et chétif mortel, subissant une tentation inouïe à laquelle je dois résister, je songe au symbole du lion tranquille dans un ciel orageux, et cet exemple me raffermir.

ZAÏS.

Eh bien ! cruel, ce n'est plus ta vie, mais la mienne qui est en danger !... Sois généreux, Platon ! la fille du roi d'Égypte est à tes pieds !

PLATON.

Que vous soyez ou non sincère, mon devoir est de résister !...

ZAÏS.

Va ! ton insensibilité philosophique est peu méritoire ; cependant elle cause ma mort !...

Elle sort.

## SCÈNE VIII

### PLATON, LE CÉRYCE.

LE CÉRYCE.

Platon ! jette ta couronne, prends ce rameau d'or, et daigne me suivre ? Sais-tu quel est le plus heureux des hommes ?

PLATON, un peu troublé, il regarde la place où Zaïs a disparu, jette sa couronne et prend le rameau d'or.

Le plus... le plus heureux des hommes ? Selon Socrate, c'est le plus juste ; selon moi, c'est le plus libéral.

LE CÉRYCE, près de la coulisse.

Et le plus modeste ?

PLATON, s'arrêtant pour répondre.

C'est celui qui se connaît le mieux !

Il sort le dernier en regardant la place où disparut Zaïs.

## TROISIÈME TABLEAU

Salle fermée, porte à droite, au premier plan. Tentures bleu-ciel, le soleil au milieu du fond, entouré des signes du zodiaque, étoiles. Sur le mur, à droite, deux sphères au-dessus desquelles sont, sans y toucher, deux hommes, l'un au timon d'un vaisseau, l'autre, sans barbe, tenant un fouet d'une main, et de l'autre la foudre et des épis. Deux obélisques terminés par une boule sont figurés sur le mur de gauche, de chaque côté du baldaquin en damas rouge, à franges d'or, qui s'élève au-dessus des sièges et du bureau, en forme d'autel, placés de ce côté. Triangle de feu près du mur, au-dessus du siège du milieu, deux autres sièges devant l'autel. Au fond, ou sur le premier plan, à gauche, statue voilée d'Isis ; à droite, un sphinx. Au lever du rideau, les Patriarches et le Céryce occupent leur siège, ainsi que des prêtres les banquettes vis-à-vis de l'autel.

## SCÈNE PREMIÈRE

TROIS PATRIARCHES, LE CÉRYCE, AUDITOIRE DE PRÊTRES.

On frappe violemment à la porte quatre coups.

PREMIER PATRIARCHE.

Quel est le mortel insensé qui vient ainsi troubler nos mystères ?

LE CÉRYCE, ayant ouvert la porte.

Sublime Patriarche, c'est le néophyte Platon d'Athènes, il porte le rameau d'or.

PREMIER PATRIARCHE.

Qu'il entre, si sa conscience est pure !



## SCÈNE II

LES PRÉCÉDENTS, PLATON.

PREMIER PATRIARCHE, à Platon qui, introduit par le Céryce a fait quelques pas.

Arrête ! que demandes-tu ?

PLATON.

La révélation des mystères.

PREMIER PATRIARCHE.

Qu'as-tu fait pour mériter une si éclatante faveur ?

PLATON.

Je n'ai fait sciemment aucun tort à personne ; et je n'ai jamais oublié le respect que je dois à mes semblables, ainsi qu'à moi-même, sans un profond repentir. J'ai suivi les leçons du stoïque Socrate, et parcouru le monde en m'efforçant d'acquérir quelque sagesse. Après avoir assidûment écouté les prêtres de cette terre d'Égypte, à jamais célèbre, je suis descendu au sombre empire de la mort. Là, j'ai interrogé d'illustres ombres, ou plutôt recueilli leurs sentences lumineuses ; puis j'ai traversé des flammes, combattu et tué dans sa caverne le monstre des ténèbres, le génie du mal. Ayant ensuite remonté le cours d'une rivière à la nage, et gravissant un escalier qui se dérobaît sous moi, je suis parvenu dans un lieu de délices, où des beautés aux seins nus m'ont tendu les pièges de l'amour : de là, on m'a conduit ici.

PREMIER PATRIARCHE.

Approche et sois sans crainte. (Le Céryce fait asseoir Platon devant l'autel.) Quelle est la plus belle, la plus noble étude que puisse faire l'homme en passant sur la terre ?

PLATON.

Celle qui a pour objet de savoir ce qu'il est, d'où il vient, où

il va, ce qui le conduit à rechercher les lois de la nature, en lui et hors de lui.

PREMIER PATRIARCHE.

Isis et Osiris, la lune et le soleil, symbolisent tous deux la nature ; lorsqu'on la représente par Isis, un voile la couvre : quel en est le sens ?

PLATON.

Celui de l'inscription de cette statue dans le temple de Saïs : « Je suis tout ce qui a été, tout ce qui est, tout ce qui sera, et nul mortel n'a encore levé le voile qui me couvre. »

PREMIER PATRIARCHE.

Que penses-tu de cette inscription ?

PLATON.

Je pense qu'elle est fausse.

Mouvement de surprise des Patriarches et de l'auditoire.

PREMIER PATRIARCHE.

Fausse ! et comment ton orgueil le prouve-t-il ?

PLATON.

A chaque vérité absolue, à chaque loi de la nature qu'il découvre, l'homme ne soulève-t-il pas ce voile ?

PREMIER PATRIARCHE.

Non ! la difficulté ne recule même pas ! Tu peux calculer le poids des astres, leur vitesse, leur éloignement et la route qu'ils parcourent ; tu peux reconnaître les lois de la lumière et de l'électricité, te faire un auxiliaire de la foudre, aplanir ou percer les montagnes et creuser des abîmes ; tu peux transformer la terre et franchir les mers, mais le grand inconnu, le grand Architecte de l'Univers n'en reste pas moins incompréhensible, en dehors des lois de la nature !... Apprends que le triangle, objet de notre culte, symbolise l'unité de Dieu, comme le soleil symbolise pour nous l'âme du monde. Voici comment le vulgaire a été induit à adorer des animaux. Dépourvu de calendrier,

le laboureur appela étoiles du bœuf, celles qui se levaient, par rapport au soleil, au moment des labours; étoiles de la Vierge, celles qui se levaient à l'époque de la moisson, ainsi des autres. Oubliant ensuite que ses pères avaient ainsi dénommé les étoiles, le peuple crut que la Vierge, le Bœuf, le Lion existaient réellement au ciel, d'où ils favorisaient ses travaux et les productions de la terre : il en fit des dieux!... Crois-tu que le sphinx en soit un ?

PLATON.

Non, c'est le double symbole des constellations de la Vierge moissonneuse et du Lion, rappelant la féconde inondation du Nil.

DEUXIÈME PATRIARCHE.

Le soleil est au centre du monde : Mercure, Vénus, la Terre, Mars, Jupiter et Saturne, tournent à la fois sur eux-mêmes et autour de lui. Les étoiles fixes, qui ont un mouvement inverse de celui de la terre, gravitent loin, bien loin de ces planètes dont plusieurs, jouissant d'une atmosphère, sont vraisemblablement habitées. Sais-tu ce que signifie la croix rouge tracée sur la bannière de l'Égypte ?

PLATON.

C'est le symbole du renouvellement des saisons, ou de l'immortalité. La ligne horizontale représente l'équateur, ses extrémités les équinoxes, ou le printemps et l'automne; la ligne verticale figure un méridien, ses extrémités les solstices, ou l'été et l'hiver.

Le deuxième patriarche fait un signe approbatif.

TROISIÈME PATRIARCHE.

Qu'est-ce que la morale ?

PLATON.

C'est la règle des droits et des devoirs, qui s'impose à la conscience, et que l'homme ne peut violer sans honte ni sans douleur.

TROISIÈME PATRIARCHE.

Et la justice ?

PLATON.

C'est l'application de la loi, rendant à chacun ce qui lui est dû.

TROISIÈME PATRIARCHE.

Crois-tu que l'autorité des juges soit compromise par la reconnaissance de leurs erreurs?

PLATON.

Non, c'est au contraire le maintien de la condamnation d'un innocent, fût-il mort, qui tend à amoindrir cette autorité.

TROISIÈME PATRIARCHE.

Où la justice et la morale prennent-elles leur source?

PLATON.

Dans la conscience même de l'humanité.

TROISIÈME PATRIARCHE.

Comment distingues-tu le bien et le mal?

PLATON.

Tout ce qui blesse la dignité ou restreint les droits de l'homme est mal; tout ce qui leur est favorable est bien.

TROISIÈME PATRIARCHE.

Tes réponses sont assez précises. Penses-tu que la femme soit inférieure à l'homme?

PLATON.

Non, je crois qu'elle est son égal et son meilleur ami.

TROISIÈME PATRIARCHE.

Et que dis-tu des châtimens corporels, de la peine de mort?

PLATON.

Je dis qu'ils sont les signes d'une civilisation encore barbare.

TROISIÈME PATRIARCHE.

Quel serait donc, à ton sens, le signe d'une civilisation supérieure à son apogée?

PLATON.

L'absence de prêtres.

Explosion de murmures de l'auditoire.

UN PRÊTRE, se levant.

Nous sommes donc inutiles? L'observation de ta prétendue

règle du bien et du mal suffirait donc à rendre les hommes heureux?... Platon ! tu es un ingrat !...

AUTRE PRÊTRE, se levant.

Tu méconnaiss le premier besoin de la société !...

TROISIÈME PATRIARCHE.

Calmez-vous, mes frères ; il y aurait plutôt lieu de louer la franchise du néophyte, que de lui jeter la pierre !... (A Platon.) En quoi fais-tu consister le vrai bonheur ?

PLATON.

Dans l'approbation de la conscience.

TROISIÈME PATRIARCHE.

Oui, c'est au fond du cœur que veille l'infailible justice, pour consoler la victime, châtier le criminel et réjouir l'homme de bien.

Le Céryce présente à Platon une coupe à vider, et l'étangi.

PREMIER PATRIARCHE.

C'est le breuvage du Lotos : bois à l'oubli des sentiments de haine, d'envie et d'intolérance ; et revêts cette robe, en signe de dévouement à la science et à la vertu. (Platon vide la coupe et, assisté du Céryce, revêt l'étangi. Sort l'auditoire.) Tu vas être initié aux derniers mystères.

### SCÈNE III

LES PRÉCÉDENTS, UN VIEUX PATRIARCHE.

Le vieux patriarche s'élève du sol, précédé et suivi d'une flamme.

PREMIER PATRIARCHE.

En présence du triangle de feu, jure d'obéir à nos lois sacrées, de soumettre tes passions à l'empire de la raison, et de travailler sans cesse au bien de l'humanité ?

PLATON.

Je le jure !

Le Céryce trempe dans l'encre un roseau qu'il présente à Platon, devant qui le vieux patriarche tient ouvert le livre d'or. Platon, après avoir signé reçoit du vieux patriarche la décoration qu'il portait.

## LE VIEUX PATRIARCHE, à Platon.

Cette décoration est celle de Minerve ou d'Isis ; elle représente un hibou, symbole de l'enfant, aveugle à sa naissance, et qui ne devient homme que par l'expérience et les lumières de la philosophie. Puisse Minerve toujours t'inspirer !

Il reprend le livre d'or qu'il avait déposé pour décorer Platon, et disparaît dans le sol ; une flamme s'élève derrière lui. Les patriarches, descendus de leur siège, entourent et félicitent Platon. Le premier patriarche le prend à l'écart ; les autres prennent place dans la procession qui s'avance. Coup de sifflet ; le fond se lève.

## QUATRIÈME TABLEAU

Le fond du théâtre, qui est seul changé, représente un temple vu de face, dont l'escalier se termine par deux lions ; à droite et à gauche, une obélisque, avenues d'arbres verts, flots de lumière.

## SCÈNE PREMIÈRE

LES PATRIARCHES, LE CÉRYCE, PLATON,  
LE DÉMIOURGOS, LE ROI, PRÊTRES, SOLDATS.

Les soldats sont rangés devant le temple, et les prêtres, les patriarches, à droite et à gauche de la scène. Au milieu d'eux et à l'arrière plan se tiennent le Démiourgos et le roi. Le premier patriarche et Platon occupent le devant de la scène, à gauche. Musique un peu vive, d'abord, puis en sourdine.

PREMIER PATRIARCHE, bas à Platon.

Oui, cher Platon, tels sont nos derniers, nos plus grands mystères.

PLATON, bas au premier prêtre.

Je les avais pressentis!... On ne pourra de longtemps, hélas ! les révéler aux peuples!...

PREMIER PATRIARCHE, bas à Platon.

Qui sait ? dans deux mille ans, peut-être!... mais écoute. La procession d'usage en l'honneur des initiés se compose ainsi. D'abord le *chantre*, portant le symbole de la musique; puis l'*horoscope*, ou observateur du temps; l'*écrivain sacré* marche après lui, portant un livre, de l'encre et un roseau; il est suivi du *porte étole*, qui tient la coudée de justice. Celui qui porte sur sa poitrine une cruche, symbole de la soif des sciences, est le *prophète*. Les autres, après ceux qui portent les pains, dons précieux d'Isis, sont des aspirants à l'initiation; ils suivent les classes de médecine, de mathématiques, d'architecture, de peinture et autres. Mais avance-toi, et prête l'oreille au sublime Demiourgos.

LE DÉMIOURGOS.

Platon! souviens-toi que tous les hommes tiennent de la nature des droits égaux et sacrés. L'erreur et la vérité se partagent le monde; ne méprise, ne blâme aucune croyance : elles se fondront toutes un jour dans la suprême et conciliante unité de la raison! Honore et sers bien ta patrie, mais en combattant pour elle, n'oublie pas que tous les peuples sont frères! Exerce, développe sans cesse tes facultés; que la tempérance et la modération maintiennent ta santé prospère. Dans tes plaisirs, ne goûte que ceux qui ne font pleurer personne; et souviens-toi que les hommes ne sont heureux et grands que par la justice! (Il prend l'épée du porte-glaive et en pose la lame sur les épaules et sur la tête de Platon.) En présence du roi d'Égypte, initié, juste et bien-faisant, moi, le Demiourgos, humble représentant du grand Architecte de l'Univers, je te constitue et te proclame patriarche de notre immortelle institution. Va répandre sur la terre les vérités sublimes que tu viens d'apprendre; mais n'accorde cette insigne faveur qu'à des âmes d'élite, longuement préparées, dignes de les recevoir : ne bâtis point sur le sable, n'écris point sur la neige !

## LE ROI.

Platon ! par tes longs travaux, par ta constance dans les épreuves, par ton ardent amour de la vérité, tu mérites cette décoration qui en est le symbole et que je suis heureux de te décerner. (Il met au cou de Platon sa décoration, l'alidée.) Maintenant, suis-nous ; viens montrer à un peuple naïf, mais admirateur enthousiaste du bien et du beau, le triomphe de la persévérance et de la vertu. Il ne peut apprécier l'étendue de la science des initiés ; mais il sait que par leurs lumières, par leur courage et leurs travaux, ils tendent à l'affranchissement intellectuel et au bonheur du genre humain ; il aime à les fêter, à les applaudir.

Musique éclatante ; défilé par le fond, à droite, flammes de bengale.

## FIN DE L'INITIATION ANTIQUE.

## NOTES

**LE DÉMIOURGOS.** Robe blanche avec tunique bleu ciel, mélangée d'argent, qui ne descend que jusqu'aux genoux, les manches de la robe sont étroites et fermées au poignet, ceiles de la tunique sont larges et s'arrêtent aux coudes. En sautoir, large ruban violet sur lequel sont brodés les mots : science, sagesse, vérité. Il porte aussi une chaîne d'or terminée par un soleil brillant. Une clef d'ivoire et d'or, emblème du mystère, est suspendue à son épaule droite.

**VIEUX PATRIARCHE.** Robe bleu céleste, ceinture de soie violette, à franges d'or, et chaîne d'argent au bas de laquelle est un Delta entouré d'une gloire.

**LE ROI.** Costume rouge.

**TROIS PATRIARCHES.** Robes blanches ; l'un avec une ceinture noire, l'autre, ponceau ; celle du troisième est violette.

**AUTEL.** Tapis vert, à franges d'or, candélabre à sept branches, et le livre des révélations.

**CÉRYCE.** Robe noire, avec ceinture bleue.

**ÉTANGI.** Robe blanche.





LES

FRANCS-MAÇONS

## PERSONNAGES

**GERMAIN, AINÉ**, armateur retiré.

**GERMAIN, JEUNE**, directeur d'une compagnie industrielle.

**VALMORE**, ingénieur de cette compagnie.

**SAINT-ANGE** (Albert de), sans profession.

**RICHARD**, banquier, ami de Saint-Ange.

**BEAULIEU** (Gaston de), officier de marine.

**DARGENVILLE**, notaire.

**VIEUXCASTEL** (Césarine de), femme de Germain jeune.

**CLÉMENTINE**, fille de la précédente et de Germain jeune.

**HONORINE**, fille de Germain aîné.

**BEAULIEU** (Madame de), sœur de Madame Germain jeune.

**VALENTIN**, domestique.

**JEANNETTE**, id.

La scène est à Paris.

LES  
FRANCS - MAÇONS

---

PROLOGUE <sup>(1)</sup>

---

THALIE, au public.

Amateurs de nos jeux ! spectateurs bénévoles  
Que des esprits chagrins ont réputés frivoles,  
Mais qui n'applaudissez, instruits et libéraux,  
Que les œuvres de goût et les talents moraux,  
La muse maçonnique a tenté de vous plaire !  
Elle croit que l'amour du juste est populaire ;  
Que les nobles instincts, les sentiments d'honneur,  
Comme un vin généreux exaltent votre cœur ;  
Et que des Francs-Maçons l'esprit et le courage  
Peuvent solliciter votre éminent suffrage.  
Or, elle reproduit, sous divers incidents,  
Les principes féconds qu'ils rendent évidents ;  
Indique leurs bienfaits, leur science profonde ;  
Et les fait observer sur la scène du monde.  
Mais, ne pouvant ouvrir, sans indiscretion,  
Les portes de la *loge* à votre ambition ;  
Dévoiler le tableau des épreuves nouvelles,  
Sans trahir un devoir, des promesses formelles ;

---

(1) Ce prologue remplace les tableaux de l'*Initiation antique*, lorsqu'elle n'est pas représentée.

## LES FRANCS-MAÇONS

Cette muse, messieurs, libre de tous liens,  
 Fait apparaître ici celles des Egyptiens.  
 Par là vous connaîtrez, à peu près sans réserve,  
 L'origine et les traits de ces fils de Minerve,  
 Qui, toujours méconnus, mais toujours généreux,  
 Rendent le monde entier plus sage et plus heureux.  
 C'est donc aux bords du Nil, en pleine idolâtrie,  
 Que florissait jadis la Franc-Maçonnerie,  
 Sous le nom plus heureux d'*Initiation* ;  
 Elle était un honneur, une distinction.  
 Mais les prêtres d'Isis, dévots de la science,  
 En la communiquant, minaient leur existence !  
 Le postulant devait, préparé longuement  
 Par l'étude, le jeûne et le recueillement,  
 Témoigner d'un grand sens, prouver sa force d'âme.  
 Il devait traverser et les airs et la flamme ;  
 Au sortir de la terre être plongé dans l'eau :  
 C'était se transformer, renaître homme nouveau,  
 Libre des préjugés qu'entretient l'ignorance,  
 Fort, plein de vérités, surtout de tolérance !  
 Mais le voilà seul. Oh ! dans cette sombre nuit,  
 Que le silence est lourd, et terrible le bruit !  
 C'est au milieu des morts qu'il cherche la sagesse !  
 Il s'avance, il entend d'affreux cris de détresse ;  
 Des monstres effrayants tournent autour de lui ;  
 La foudre gronde, éclate, il en est ébloui ;  
 Sous ses pieds le sol tremble ; on l'attaque, on le presse !...  
 Puis, transporté soudain près d'une enchanteresse,  
 Sous les arbres en fleurs du plus charmant séjour,  
 Il doit se préserver des pièges de l'amour !  
 Mais qu'il n'hésite pas, qu'il n'ait point de faiblesse,  
 Ou dans un souterrain s'usera sa jeunesse ;  
 Car cet homme puéril dirait ce qu'il a vu !  
 S'est-il montré stoïque et ferme en sa vertu ?  
 Des mystères savants il reçoit confiance :  
 « La nature, ici-bas, est notre providence ;

- » L'univers est le temple et l'œuvre d'un seul Dieu ;
- » Il n'est point de néant, l'atome est en tout lieu ;
- » Le soleil est le centre et l'âme de ce monde ;
- » Mais il doit s'abîmer, comme un flambeau dans l'onde ;
- » Car les astres ont eu, comme nous, leurs aînés !
- » Pour des destins meilleurs tous les peuples sont nés ;
- » Car la raison grandit dans la famille humaine,
- » Et la justice, un jour, sera sa souveraine!... »

Le néophyte, après ces révélations

Et d'autres sur les lois, les superstitions,

Apprenait qu'entre époux la balance est égale ;

Et qu'il n'est de bonheur qu'au prix de la morale.

Il était longuement encore interrogé,

Sur le bien et le mal, avant d'être jugé.

Avait-il dignement parcouru la carrière ?

On le proclamait juste et fils de la lumière.

Il était décoré, vêtu de l'étangi,

Et le Démonurgos l'interpellait ainsi :

« Heureux initié, désormais notre frère !

» Sois indulgent pour tous, et pour toi seul sévère ;

» Travaille, fais le bien, cherche la vérité ;

» Vis dans ta conscience et pour l'humanité!... »

De la sagesse enfin achevant la conquête,

Modeste il triomphait au milieu d'une fête,

Où, monté sur un char, assis auprès du roi,

Il était applaudi d'un grand peuple en émoi !

---

## ACTE PREMIER

Salon. Porte latérale à deux battants, à gauche; porte semblable, vitrée, au fond, ouvrant sur jardin.

---

### SCÈNE PREMIÈRE

VALMORE, seul. Il entre par la porte latérale.

Je puis m'éloigner un instant de la société sans inconvenance; il faut bien que je lise cette lettre qui me brûle le cœur et contient le secret de ma destinée!... (Lisant.) « Cher monsieur Valmore, c'est avec un bonheur indicible que j'ai lu l'expression de vos sentiments; et j'en suis d'autant plus heureuse qu'ils répondent à ceux que depuis longtemps je nourrissais pour vous. Cependant, cher monsieur, le ciel de mon bonheur n'est pas sans nuage. Aujourd'hui même doit m'être présenté pour la seconde fois un monsieur de Saint-Ange, personnage qui a toutes les bonnes grâces de madame de Vieuxcastel, à cause de son nom et d'un certain zèle religieux. Hâtez-vous d'opposer votre demande à la sienne, et croyez bien que mon cœur est à vous pour jamais.

« HONORINE GERMAIN. »

Que la certitude d'être aimé nous remplit d'une joie profonde et sublime! Oui, l'amour est bien l'épanouissement, l'enchantement de la vie humaine! ah! malheur aux ennemis, aux

déshérités de l'amour!... Mais contenons, s'il se peut, les battements de mon cœur...

Lisant.

« *Post-Scriptum.* Vous êtes invité à passer avec nous la journée, afin de favoriser, par le nombre, cette seconde entrevue. Cela est sans doute assez piquant, mais fort triste, n'est-ce pas ? Cependant, à quelque chose malheur est bon, puisqu'il nous est donné de nous voir ; donc, espoir, prudence et courage ! » — Oui ! prudence et courage !... j'en aurai ! L'un des messieurs dont la présence motive la fête du jour, est cet impudent banquier qui me proposait hier une prime de cinquante mille francs, pour signer un rapport tout fait, destiné à tromper de crédules actionnaires ; l'autre est évidemment le noble et dévot personnage qui vient me disputer la charmante femme que j'aime et, je puis le dire avec orgueil, dont je suis aimé!... Oh ! c'est une lutte sérieuse, opiniâtre, terrible peut-être!... Mais voici M. Germain, la fortune me sourit !

## SCÈNE II

GERMAIN, VALMORE.

GERMAIN, une serviette à la main.

Eh bien, mon cher ingénieur, vous ne désertez pas ?

VALMORE, tirant un journal de sa poche.

Oh ! non ; mais j'étais curieux de lire certain article de science...

GERMAIN.

Je voulais vous annoncer une bonne nouvelle. La réunion que j'ai présidée hier, satisfaite de votre zèle et de vos travaux, a décidé que les honoraires de l'ingénieur seraient élevés de dix à quinze mille francs ?

VALMORE.

Ah ! cher directeur, je vous remercie et vous suis très-recon-



naissant d'avoir si bien fait valoir mes services auprès de la compagnie. Ce sont là des encouragements qui porteront leurs fruits...

GERMAIN.

J'en suis persuadé, ainsi que tous nos actionnaires, qui ont d'ailleurs approuvé les nouveaux projets.

VALMORE.

Mais, monsieur, déjà confus de vos bontés, je ne sais comment vous dire que j'ose encore en attendre une qui les surpasse toutes, et qui ferait le bonheur de ma vie !...

### SCÈNE III

LES PRÉCÉDENTS, HONORINE.

HONORINE.

Messieurs, madame de Vieuxcastel vous prie de vouloir bien en sa faveur oublier un peu les affaires aujourd'hui. Elle a d'ailleurs besoin de mon cher oncle.

GERMAIN.

Oui, oui, nous rentrons... (A Valmore.) A bientôt l'intéressante communication que vous vouliez me faire ; quels que soient vos vœux, il ne dépendra pas de moi qu'ils ne se réalisent.

Valmore fait signe à Honorine de rester, puis il fait quelques pas avec Germain, qu'il laisse rentrer seul.

### SCÈNE IV

HONORINE, VALMORE.

VALMORE, suppliant.

Un mot !...

HONORINE, avec embarras.

Je ne puis !...

VALMORE.

M. Germain ne sait rien encore ; mais j'ose tout espérer de lui. La liberté nous manque, les instants sont précieux ; de grâce, écoutez-moi ?

HONORINE.

On pourrait nous surprendre...

VALMORE.

Que vous êtes donc aimable et belle ! combien je serais heureux de pouvoir semer des fleurs sous vos pas ! je voudrais vous rendre, comme une lumière réfléchie, tout le bonheur que votre présence inspire ! Songeant à vous sans cesse, autour de moi l'horizon s'embellit ! Le jour a plus de splendeur, la nuit plus de magnificence ; et l'avenir, cet instant qui n'est pas encore et qui fuira si vite, l'avenir m'apparaît, avec vous, comme une éternité de joie et d'ivresse ; car vous êtes le charme de mes yeux, et ferez toujours les délices de mon cœur !...

HONORINE, émue.

Au nom du ciel, réservons la poésie de nos âmes pour des instants plus propices ! Ne songeons qu'à neutraliser l'influence de ce prétendant sur l'esprit de madame de Vieuxcastel, car c'est elle seule, et non mon oncle qu'elle domine, qui a résolu ce mariage odieux, impossible ! Soyons prudents, l'amour doit inspirer et couronner nos efforts ! mais, quel qu'en soit le résultat, croyez fermement que je n'appartiendrai jamais qu'à vous, et que ce sera ma gloire et mon bonheur.

VALMORE.

Honorine ! je vous aime à donner pour vous ma vie, à mourir si vous ne m'aimiez pas !

HONORINE, lui donnant un anneau.

Cher et noble fiancé, voici le gage de ma foi !

VALMORE, lui baisant la main.

Et moi, voici le mient...

Honorine sort par la porte du fond, Valmore par la porte latérale, mais tous deux, avant de sortir, se regardent et se donnent des signes de tendresse.

## SCÈNE V

JEANNETTE, VALENTIN, un plumeau à la main.

JEANNETTE, remettant un fauteuil en place.

Il n'y a rien à apprêter ici, ni table de jeu, ni quoi que ce soit, puisque la société va se rendre au jardin ?

VALENTIN, époussetant.

Sans doute !... mais, avez-vous vu mademoiselle Honorine ? Elle est rouge comme une cerise ; on dirait qu'elle vient de pleurer ?

JEANNETTE.

Cela ne m'étonnerait pas ! Il paraît que madame voudrait la marier au beau monsieur qui est là, et je suis bien sûre, moi, qu'elle en aime un autre.

VALENTIN.

M. Valmore ?

JEANNETTE.

Tout juste !... Figurez-vous que la nuit, elle lit tous les livres qu'il a dans le bureau. Ah ! j'en tremble encore !...

VALENTIN.

Comment cela ?

JEANNETTE.

J'ai voulu savoir ce que disaient tous ces livres-là...

VALENTIN.

Eh bien ?

JEANNETTE.

Eh bien, j'ai lu sur l'un : *Grand livre d'or de la maçonnerie* ; sur l'autre : *Mystères des francs-maçons* ; et puis : *Orphée aux catacombes de Memphis* ; et tout ça, c'est des fantômes ! des morts !... Ah !

VALENTIN.

Voilà tout !... j'en ai bien vu d'autres !

JEANNETTE.

On dit que les francs-maçons, comme les loups-garous, enlèvent et mangent les petits enfants !

VALENTIN, rangeant un canapé avec Jeannette.

Et qu'ils font de la fausse monnaie ? Et qu'ils s'entendent avec le diable ?... Le monde dit ça, mais ce pauvre monde dit tant de bêtises !... Tenez, moi qui vous parle, sans ma profession de domestique, eh bien, je l'aurais été franc-maçon : est-ce que vous croyez que je serais devenu rhinocéros pour ça ?

JEANNETTE.

Attention ! voici notre monde..

Jeannette ouvre les deux battants de la porte latérale, et Valentin ceux de la porte du fond, ils sortent tous deux.

## SCÈNE VI

MESDAMES GERMAIN ET DE BEAULIEU, CLÉMENTINE, HONORINE, GERMAIN, VALMORE, RICHARD, SAINT-ANGE, BEAULIEU, QUATRE AUTRES CONVIVES, DAMES et MESSIEURS. Ils entrent par la porte latérale.

MADAME GERMAIN.

Voilà qui est convenu : on collationnera au jardin ; d'ici là, jeux divers, promenades à volonté. Si M. Valmore veut bien donner le bras à mademoiselle Clémentine, M. Richard à made-

moiselle Honorine; M. Germain à madame de Beaulieu, je prierai M. de Saint-Ange...

SAINT-ANGE, offrant son bras.

En vérité, madame, vous me faites trop d'honneur!...

La société sort par la porte du fond.

BEAULIEU, à part.

Il est évident que je déplaïs à ma chère tante!... Donner le bras de M. Valmore à ma cousine, pour éviter qu'elle prenne le mien! Cette petite manœuvre a une grande signification; elle veut dire : pauvre officier de marine, tu feras bien de mettre le cap sur tout autre point de l'horizon, ma fille n'est pas pour toi!... Charmant petit cœur que celui de ma tante!...

Resté seul et voyant entrer Jeannette et Valentin, il sort.

## SCÈNE VII

JEANNETTE, VALENTIN.

JEANNETTE.

Maintenant, à nous deux, M. Valentin; il y en a de l'ouvrage dans la salle à manger!

VALENTIN.

Baste! tout sera bientôt fait! vous êtes vive et preste comme un oiseau...

JEANNETTE.

Et vous, adroit comme un singe, et lesté comme un Auvergnat, n'est-ce pas?

VALENTIN.

Auvergnat?... Si vous dansiez avec lui, ma belle, cet Auvergnat vous ferait encore honneur!... jugez-en.

Il chante un air de danse et fait quelques pas excentriques.

## SCÈNE VIII

LES PRÉCÉDENTS, GERMAIN, MADAME GERMAIN.

MADAME GERMAIN.

A merveille, Valentin ! vous prenez bien votre temps ! Il n'y a rien à faire, n'est-ce pas?...

VALENTIN.

Oui, madame, oui, certainement... j'y allais !

Jeannette et Valentin sortent par la porte latérale.

## SCÈNE IX

GERMAIN, MADAME GERMAIN.

MADAME GERMAIN.

Ne trouvez-vous pas, mon ami, que votre nièce se soit montrée assez peu gracieuse ?

GERMAIN.

Non ; mais, qui sait ? Peut-être a-t-elle quelque secret de jeune fille ? Quoi qu'il en soit, je viens d'éluder celui que voulait me confier M. Valmore, en pensant que cette ouverture pourrait bien concerner Clémentine.

MADAME GERMAIN.

Si M. Valmore a des vues sur l'une de ces demoiselles, il en sera quitte pour diriger ailleurs sa lunette !

GERMAIN.

Pourquoi donc ? c'est un homme plein de mérite, auquel je ne connais que le défaut de n'en point avoir !

MADAME GERMAIN.

Mon Dieu ! comme tout le monde, je rends justice aux

excellentes qualités, aux vertus mêmes, si vous le voulez, de M. Valmore ; mais en eût-il cent fois davantage qu'une alliance avec lui serait encore impossible.

GERMAIN.

Impossible ? impossible en vérité n'est pas le mot !

MADAME GERMAIN.

S'il faut vous le déclarer net, monsieur mon mari, jamais une Vieuxcastel ne se liera de près ni de loin, avec un franc-maçon !

GERMAIN.

Vous leur en voulez donc bien à ces pauvres francs-maçons ?

MADAME GERMAIN.

Vraiment, je suis honteuse de vous voir disposé à les défendre ? Ignorez-vous donc que leur œuvre, souterraine et séculaire, soit anti-religieuse, cabalistique, infernale ?

GERMAIN.

La preuve qu'ils ne sont hostiles à aucune religion, c'est que toutes celles de la terre ont des représentants parmi eux ! Les francs-maçons ne connaissent ni infidèles, ni hérétiques, pas plus en religion qu'en politique, dont ils s'interdisent même de jamais parler ; et, avant de tendre la main à un homme comme à un frère, ils ne s'inquiètent point de savoir quelle forme de gouvernement il préfère, ni comment il rend hommage à Dieu, mais s'il est honnête et s'il aime ses semblables.

MADAME GERMAIN.

Des renégats de toutes les croyances peuvent se rencontrer dans leurs souterrains, mais des gens religieux, jamais !

GERMAIN.

Citer des noms, même illustres, serait inutile ; ce qu'il importe de constater, c'est qu'à l'abri du profond respect des francs-

maçons pour toutes les religions, le Brame et le mahométan viennent s'asseoir, dans leurs temples, auprès du juif et du chrétien; qu'ils y prennent part aux mêmes œuvres de bienfaisance, aux mêmes études de morale, aux mêmes recherches de la vérité. Eh ! qu'importe au franc-maçon la foi personnelle de son frère, s'il fait le bien et concourt avec lui au progrès moral de l'humanité !

MADAME GERMAIN.

La vérité ? le progrès ? de grands mots !... Rappelez-vous donc, mon cher mari, que le mieux est souvent l'ennemi du bien, et que toute vérité n'est pas bonne à dire. Méditez un peu, je vous prie, cette belle comparaison du Tasse : « Si l'on présente à un enfant malade un breuvage amer, dans un vase dont le bord soit enduit de miel, l'enfant trompé par cette douce amorce, boit d'un trait la liqueur bienfaisante, et doit à son erreur son salut ! »

GERMAIN.

J'entends ! vous admettez des *erreurs salutaires*, et que l'enfance des peuples doit être éternelle ? Moi, ma chère Césarine, je tiens que l'ignorance est le pire des fléaux ; que les hommes de cœur en possession de la vérité doivent la répandre ; et que le monde ne doit plus relever que de lui-même, du vrai, du juste et du bien !... Mais, laissant la controverse, dites-moi si depuis vingt ans que nous cheminons ensemble, vous avez eu à vous plaindre de mon intolérance ?

MADAME GERMAIN.

Non ; mais grâce au ciel, vous n'êtes point franc-maçon, que je sache ; et vous me prouvez même que vous ne les connaissez guère !

GERMAIN, à part.

Si elle savait !... (Haut.) Vous êtes née de Vieuxcastel, et vous faites plus appeler de ce nom que du mien : vous ai-je reproché jamais cette vanité ? Bien qu'il me parût souvent



excessif, ai-je entravé votre zèle religieux? Non, n'est-ce pas? quel tort, quel dommage vous eût donc fait le titre de franc-maçon, si je l'avais eu?

MADAME GERMAIN.

Si vous l'eussiez eu à ma connaissance, avant notre mariage, il n'aurait pas eu lieu; et, encore aujourd'hui, à l'âge où nous sommes parvenus, s'il m'était prouvé...

GERMAIN.

Oh! rassurez-vous, chère amie, je voulais seulement vous amener à reconnaître que si M. Valmore, dont les principes diffèrent peu des miens, doit être aussi tolérant que moi en ménage, la qualité dont nous parlons ne saurait en rien déshonorer son heureuse compagne.

MADAME GERMAIN.

C'est possible; mais que les principes de M. Valmore soient aussi les vôtres, c'est ce dont je ne vous félicite pas.

GERMAIN.

Soit! Mais voyons un peu, s'il vous plaît, en quelle estime vous le tenez. Lui confieriez-vous aveuglément la gestion de votre fortune?

MADAME GERMAIN.

Sans hésiter!

GERMAIN.

Lui confieriez-vous encore la protection de votre fille pendant un voyage, je suppose?

MADAME GERMAIN.

Mais, je croirais encore, sans aucun danger, pouvoir lui confier cette protection.

GERMAIN.

Ainsi, vous croyez fermement, comme moi, à ses sentiments

d'honneur; vous connaissez son amour du travail, une partie du bien qu'il fait, en un mot sa conduite exemplaire; et, cependant, vous ne lui confieriez pas le bonheur de votre fille ou de votre nièce?

MADAME GERMAIN.

Non! jamais! fût-il le seul homme au monde!...

GERMAIN.

Eh bien! ma chère amie, vous êtes une preuve des services que rendent à la société les francs-maçons, en travaillant à détruire les préjugés!

MADAME GERMAIN, quelque peu interdite.

Eh bien! mon cher mari, je vous suis fort obligée de ce compliment!...

#### SCÈNE IV

GERMAIN, MADAME GERMAIN, RICHARD.

GERMAIN.

Nous vous attendions, monsieur?... Et la société, commence-t-elle à s'animer, à folâtrer un peu?

RICHARD.

Mais, oui, monsieur...

MADAME GERMAIN.

Veillez donc vous asseoir, monsieur.

GERMAIN.

Vous dites donc que jusqu'à ce jour votre honorable ami n'a tenté la fortune par aucun travail, que son apport est de cinquante mille francs; et que le régime de notre préférence sera le sien?

RICHARD.

Oui, monsieur. Tenez, voici la lettre de M. le baron de Saint-Ange, son père. (Lisant.) « Je suis fort heureux, vu la distance et mon grand âge, que votre amitié pour mon fils vous porte à me remplacer en cette circonstance, auprès de M. et de madame de Vieuxcastel, auxquels j'offre ici mes hommages les plus respectueux et les plus empressés. Vous savez, cher monsieur, que j'ai donné (il lit : *que je donne*) à chacun de mes enfants, cinquante mille francs, argent. » (Il présente la lettre à Germain, sans la donner.) Vous voyez, monsieur, cinquante mille francs ?

GERMAIN.

C'est très-bien, monsieur. Nous sommes désolés de n'en pouvoir donner que quarante mille à notre nièce. Si son père n'était pas mort, bien que le fait nous soit affirmé et confirmé de plusieurs parts, il se pourrait qu'il revint en position d'arrondir cette dot ; mais c'est là une chance à courir que nous ne prétendons nullement faire entrer en ligne de compte. Or, monsieur, avec quatre-vingt-dix mille francs, ou quatre mille cinq cents francs de rente environ, je me demande comment le jeune ménage pourra vivre et faire vivre les siens, si M. de Saint-Ange n'a pas l'intention d'utiliser ses talents et son activité ?

RICHARD.

M. de Saint-Ange, monsieur, prend un intérêt et un emploi dans ma maison.

GERMAIN.

Oh ! alors, monsieur, c'est très-bien, assurément.

MADAME GERMAIN.

J'ajoute dix mille francs à la dot, en faveur de M. de Saint-Ange qui, je l'avoue, a toutes mes sympathies.

RICHARD.

Mademoiselle Honorine lui plait à ce point qu'il s'estimerait encore trop heureux de l'obtenir, même sans dot !

MADAME GERMAIN, avec une emphase ridicule.

Il est noble, il est chevaleresque, il est charmant!

RICHARD.

Je dois cependant avouer que nous ne sommes pas absolument sans inquiétude sur les sentiments de mademoiselle Honorine, que M. Valmore paraît regarder avec un certain intérêt.

GERMAIN, vivement.

Ah! vous croyez, monsieur?

RICHARD.

Ce n'est là peut-être qu'un effet de la modestie de mademoiselle Honorine et d'un peu de jalousie de notre part.

MADAME GERMAIN.

Allez donc au jardin, mon ami, causer vous-même sérieusement avec Honorine, voulez-vous?

GERMAIN, préoccupé, à part.

Me serais-je donc déjà trop engagé?...

## SCÈNE V

MADAME GERMAIN, RICHARD.

MADAME GERMAIN.

Monsieur, dissipez toute inquiétude. Ma nièce, qui est orpheline et que j'éleve depuis quinze ans, n'a pas d'autre volonté que la mienne; et elle devra bénir son destin en devenant, grâce à moi, la femme de M. Albert de Saint-Ange, dont l'alliance nous flatte et nous honore infiniment. Quant à M. Valmore, aimât-il ma nièce et en fût-il aimé qu'il ne l'épouserait jamais : deux obstacles s'y opposent invinciblement. Le premier, c'est ma parole de fille des Vieuxcastel que je donne

ici à M. de Saint-Ange ; le second, c'est que M. Valmore est franc-maçon !!! Toute l'eau de la mer ne saurait, à mes yeux, le purifier de cette souillure!...

RICHARD.

Vous nous rassurez et nous comblez de joie. Croyez bien, madame, que la profonde reconnaissance de M. de Saint-Ange pour vous, ajoutant à son amour pour votre nièce, est une garantie de plus du bonheur qu'il lui promet.

Entre Clémentine, Richard baise la main de madame Germain et sort,

## SCÈNE VI

MADAME GERMAIN, CLÉMENTINE.

CLÉMENTINE, galement.

M. Valmore veut bien nous faire danser ; je vais chercher le violon de papa.

MADAME GERMAIN.

Ecoute-moi donc un peu, chère enfant. Que dit Honorine de M. de Saint-Ange ? Le trouve-t-elle à son gré ? Et toi, qu'en penses-tu ?

CLÉMENTINE, baissant les yeux.

Tu me fais là, maman, des questions fort délicates ; mais j'y répondrai comme je le dois, sincèrement. Honorine ne dit rien de M. de Saint-Ange, mais je crois qu'elle lui préférerait M. Valmore. Si cela était, il me semble que d'excellentes raisons justifieraient cette préférence.

MADAME GERMAIN.

Il te semble bien faux, ma chère!... Mais, on pourrait nous déranger ici, envoie le violon et montons à ta chambre un instant.

Sort Clémentine.

## SCÈNE VII

MADAME GERMAIN.

Ah! monsieur Germain, selon vous, je suis une preuve des services que rendent à la société vos bons amis, en travaillant à détruire les préjugés? Vous ne vous doutez guère que j'en sais plus long que vous sur leur compte? Devrait-on ignorer que ce sont eux qui ont perverti l'intelligence de Luther et de Calvin, et par là engendré le protestantisme, source des plus cruelles guerres? D'ailleurs, par leur prosélytisme acharné sur tous les points du globe, ne sont-ils pas les trouble-fête du genre humain?... Ah! mon cher mari, là, vraiment, non, non, vous n'êtes pas fort!...

Elle sort.

## SCÈNE VIII

GERMAIN, HONORINE.

GERMAIN.

Ta tante n'est pas au jardin? je la croyais ici.

HONORINE.

Non, mon oncle, elle n'est pas au jardin.

GERMAIN.

Il n'importe, viens, assieds-toi là. Tu sais que je t'aime autant que ma fille, je l'ai promis à ton père, et il m'est bien doux de tenir parole, car tu es la plus aimable et la plus digne enfant que je connaisse. Ce pauvre Louis, il jugeait de la probité des autres par la sienne, et s'est vu ruiner! Il me semble toujours l'entendre dire, en partant: « Frère, je te confie le bonheur de ma fille. Tranquille sur son sort, je vais recom-

mencer ma tâche ; mais avec une prudence et une ardeur qui doivent me conduire au succès. Vous ne me reverrez plus, ou vous me reverrez riche ! » Il nous embrassa tous deux, tu t'en souviens peut-être, avec une effusion de tendresse que semblait inspirer le pressentiment de ne plus nous revoir. Puis il monta sur un vapeur que nous suivîmes des yeux jusqu'à ce qu'il disparût de l'horizon. Il y a de cela quinze ans ! Et ton père en est encore à nous donner de ses nouvelles !... Aux dernières que j'aie pu me procurer, on le disait avoir été possesseur de trois navires, perdus corps et biens dans la même tempête ! Puis, il avait quitté Chandernagor, où ceux qui le connaissaient le mieux affirment qu'il a péri chez les sauvages de l'Australie. Mon pauvre frère ! un travailleur infatigable, un esprit solide, un cœur vaillant, généreux à l'excès !... Hélas ! dès l'enfance, le destin nous a toujours séparés ! Mais je dois le remplacer aujourd'hui, en assurant ton sort par un mariage honorable...

HONORINE.

Que vous êtes bon, mon oncle ! non, tant que vous vivrez, mon père ne sera pas mort pour moi !...

GERMAIN.

Je te donne autant qu'à Clémentine, quarante mille francs : c'est peu ; mais ta tante qui est riche, elle, y ajoutera bien quelque chose.

HONORINE.

Je suis confuse de vos bontés à tous deux. Je ne puis les reconnaître qu'en vous aimant, comme je le fais, de toutes les forces de mon âme ; et c'est parce que je vous aime et vous dois tant, que je suis désolée de ne pouvoir souscrire à ce mariage...

GERMAIN, se levant.

Que dis-tu ?... J'avais un pressentiment de ce qui arrive !... Mais, parle, mon enfant, avec une entière confiance ?

HONORINE, se levant.

Je dois vous l'avouer, celui que j'aime et dont je suis aimée...

GERMAIN.

Celui que tu aimes et dont tu es aimée, c'est ?

HONORINE, rougissant et baissant la voix.

C'est M. Valmore.

GERMAIN.

Ah ! chère enfant, que me dis-tu là !... C'est un choix que je ne puis blâmer, mais un choix malheureux, que ta tante n'approuvera jamais !...

HONORINE.

Eh bien ! mon oncle, je ne pourrai jamais me résoudre à en faire un autre.

GERMAIN.

Ma chère enfant, il n'est donné qu'à bien peu de gens de se marier entièrement à leur gré. Le temps ajuste bien des choses qui semblaient impossibles. Ah ! que ne m'as-tu prévenu plus tôt ?... Mais, retourne au jardin, sois bien convenable avec M. de Saint-Ange, tâche même de changer à son égard ; tu sais que ma volonté ne prévaut pas toujours ici ?

HONORINE.

Mon cher oncle, j'ai pour M. Valmore un de ces attachements profonds, absolus, qui dominent toute une existence... Je serai convenable envers M. de Saint-Ange, sans doute, mais c'est tout ce que je puis faire pour lui.

GERMAIN.

Va, et sois bien prudente...

Il l'embrasse, elle sort.

## SCÈNE IX

GERMAIN, seul.

Me voici fort embarrassé dans cette affaire, dont l'issue ne peut que m'être funeste ! (Il réfléchit.) Le devoir étant ma loi suprême, ce qu'il me commande ici est évident !...



## SCÈNE X

GERMAIN, VALMORE.

VALMORE, saluant.

J'ai toutes les peines du monde à vous rencontrer, monsieur, et chaque instant qui s'écoule met en péril le succès de mes plus chères espérances. Mademoiselle Honorine vient de me faire comprendre, par signes, que notre salut est désormais entre vos mains. Je conçois combien la situation peut être difficile, pénible même pour vous; cependant, monsieur, daignez m'assurer de votre suffrage et que dans la mesure du possible, vous êtes pour nous?

GERMAIN.

Mon cher Valmore, je ne puis vous dissimuler que votre qualité de franc-maçon vous perd et rend impossible, aux yeux de madame Germain, toute alliance avec vous! Ainsi, tout en m'efforçant de les servir, je ne puis encourager vos espérances. Rejoignez donc la société, soyez prudent, et s'il se peut, tirons parti des circonstances!

VALMORE.

Certain que vous ne consentirez jamais à sacrifier l'avenir, le bonheur de votre nièce, et plein de gratitude pour votre bienveillance, croyez, monsieur, que je suivrai fidèlement vos instructions...

Il sort.

## SCÈNE XI

GERMAIN, seul.

Ils s'aiment et sont dignes l'un de l'autre, mais je ne puis réaliser leur bonheur sans compromettre le mien, la longue

paix de mon foyer ; sans m'exposer peut-être à quelque scandale ! Comment vaincre cette résistance, dompter cette volonté qui raisonne faux et s'inspire d'égoïsme, de vanité?... Quel dommage pourtant, de ne pas réunir ces deux nobles créatures, si bien faites pour s'aimer et se rendre moins lourd le fardeau de la vie ! Édifier ce bonheur et celui de ma fille serait le doux prix de mes longs travaux, et le charme de mes vieux jours ; car notre félicité, ici-bas, est bien de contribuer à celle des autres, de faire des heureux !... Ah ! madame de Vieuxcastel, combien me chagrinent vos préjugés, et combien j'eus tort de m'exposer à les subir !... Mais, si je ne puis réaliser le bien, tâchons du moins d'empêcher le mal de s'accomplir, et, comme les diplomates, de gagner du temps !...

## SCÈNE XII

GERMAIN, MADAME GERMAIN.

MADAME GERMAIN.

Eh bien ! mon ami, vous laissez ainsi notre monde, pendant que je vaque aux soins de la maison ? Vous avez fait la leçon à Honorine, elle est raisonnable, j'espère ?

GERMAIN.

Ma chère amie, en pareille occasion, quelque liberté est nécessaire aux jeunes gens ; toutefois, je retournais au jardin. Quant à Honorine, je la crois très-raisonnable...

MADAME GERMAIN, avec satisfaction.

Ah !

GERMAIN.

Mais, malheureusement, assez peu disposée à entrer dans nos vues.

## LES FRANCS-MAÇONS

MADAME GERMAIN, aigrement.

Et vous la trouvez raisonnable?... nous verrons bien si une nièce orpheline fera la loi à ses bienfaiteurs ?

Elle se dirige vers la porte du milieu.

GERMAIN, la suivant.

Mais, chère amie, une nièce orpheline, aussi bien que celle qui ne l'est pas, et que toute autre jeune fille, est toujours maîtresse de son cœur ?

Madame Germain hausse les épaules, ils sortent.

## SCÈNE XIII

MADAME DE BEAULIEU, seule.

Personne!... Jeannette?

JEANNETTE, de l'intérieur.

Madame!

## SCÈNE XIV

MADAME DE BEAULIEU, JEANNETTE.

MADAME DE BEAULIEU.

Vous disiez que ma sœur était ici ?

JEANNETTE.

La voilà qui se rend au jardin avec monsieur.

MADAME DE BEAULIEU.

Ayez la bonté de lui dire, à part, que je l'attends ici.

JEANNETTE.

Oui, madame.

## SCÈNE XV

MADAME DE BEAULIEU, seule.

Ma chère sœur est une forte tête qui calcule parfois... trop bien ! Elle serait capable de refuser Clémentine à Gaston, à cause de son peu de fortune!...

## SCÈNE XVI

MADAME DE BEAULIEU, MADAME GERMAIN.

MADAME GERMAIN.

Tu as quelque chose à me dire ?

MADAME DE BEAULIEU.

Oui, deux mots seulement. Ma chère, Gaston aime Clémentine!

MADAME GERMAIN.

J'ai cru m'en apercevoir, mais l'amour d'un marin ressemble fort à celui du papillon !

MADAME DE BEAULIEU.

Sérieusement, est-ce qu'il ne te conviendrait pas ?

MADAME GERMAIN.

C'est un bien triste sort que celui de la femme d'un officier de marine ! Dès le lendemain de son mariage, elle est veuve de fait, en attendant qu'elle le devienne de droit!...

MADAME DE BEAULIEU.

Pendant que Clémentine passerait auprès de nous ces veuves d'absence, Gaston ferait vite fortune, et il se retirerait de bonne heure?...

MADAME GERMAIN.

Je te dis là tout de suite ma première impression, étant fort occupée, comme tu le vois, du mariage d'Honorine!... Viens donc au jardin, nous ne causerons pas moins bien qu'ici, et je verrai mieux comment se joue ma partie.

Elles sortent.

---

## ACTE DEUXIÈME

Jardin, pavillon à gauche. Du même côté, au premier plan, charmille, banc; autre charmille à droite, banc, tables, chaises de jardin. Au fond, les fortifications, la campagne.

### SCÈNE PREMIÈRE

CLÉMENTINE, BEAULIEU, ils jouent au volant.

CLÉMENTINE, en riant.

Savez-vous, mon cousin, qu'il y a plaisir à voir combien vous jouez mal ?

BEAULIEU.

Oui, je suis d'une maladresse admirable, n'est-ce pas ?

CLÉMENTINE.

Tenez, encore !...

BEAULIEU, s'approchant de Clémentine.

Eh bien, ma cousine, je suis encore plus chagriné que maladroit.

CLÉMENTINE.

Comment cela ?

BEAULIEU.

N'avez-vous pas remarqué que ma tante vous a fait prendre le bras de M. Valmore, afin d'éviter que vous prissiez le mien ?

CLÉMENTINE.

Si, mais cela ne veut pas dire qu'elle le préférât ; d'ailleurs, il aime Honorine ! Vous voyez que son bonheur est plus en péril que le vôtre, et que ce serait à lui plutôt qu'à vous de jeter le cri d'alarme ?

BEAULIEU.

Son naufrage, qui paraît inévitable, n'empêcherait pas le mien !

CLÉMENTINE.

Travaillons à les conjurer tous deux, mais ne restons pas ainsi à l'écart, on le remarquerait.

Ils s'éloignent.

## SCÈNE II

RICHARD, VALMORE.

RICHARD.

Monsieur, ce que j'ai à vous dire, c'est que je regrette fort d'être ici votre adversaire, l'ennemi de votre bonheur. Je le suis, car la main de mademoiselle Honorine que vous aimez, tout me le prouve, vient d'être accordée sur ma demande à M. de Saint-Ange.

VALMORE.

Où voulez-vous en venir, monsieur ?

RICHARD.

A vous assurer que je puis encore défaire ce mariage, cent

fois plus avantageux que vous ne le pensez, et le refaire en votre faveur.

VALMORE.

Quoi! vous trahiriez ainsi votre ami?

RICHARD.

Mon ancien condisciple au Petit-Séminaire, oui, monsieur; car si je suis intéressé à ce que M. de Saint-Ange épouse mademoiselle Honorine, je le serais bien davantage à ce que vous l'épousassiez, vous, en devenant l'ingénieur en chef de notre entreprise, qui a pour objet d'établir une chaussée, avec pont tournant, entre la France et l'Angleterre. Hier, monsieur, je ne vous offrais qu'une prime immédiate de cinquante mille francs, et cinq ou six cent mille francs d'honoraires pour la direction des travaux; plus heureux aujourd'hui, je vous offre cette rare occasion de faire à la fois votre fortune et votre bonheur? (Il tire un cahier de sa poche.) Signez seulement ce rapport, qui fera surgir des milliers d'actionnaires, et vous êtes à l'instant l'homme le plus heureux du monde!

VALMORE.

Cette proposition de complicité pour tromper le public, monsieur, est tout simplement une infamie! et vous ne m'offrez que l'occasion de constater une fois de plus le cynisme de certains hommes d'affaires; si c'est là un des signes du temps, je vous assure qu'il est fort triste!

RICHARD.

Vous n'ignorez pourtant pas, monsieur, que l'estimation la plus savante et la plus scrupuleuse n'est jamais exacte? Vous réfléchirez et me reviendrez, monsieur, mais il sera trop tard, peut-être!...

VALMORE, à part.

Oh! les hommes d'argent! Aveugles fiévreux qui courent aux catastrophes, comme les jeunes gens aux plaisirs, et dont les



plus heureux, condamnés, torturés par leur conscience, ont encore le chagrin de ne léguer à leurs enfants qu'une réputation toujours suspecte !

Il sort.

### SCÈNE III

RICHARD, puis VALENTIN.

RICHARD.

Pauvre imbécile ! tu fais le puritain, le franc-maçon ! mais tu vivras d'expédients et de privations pendant que j'amasserai, moi, million sur million !... Diable d'homme ! sa réputation de capacité et de probité ferait si bien notre affaire !... Quant à vous, mon cher Albert, qui ne fermez pas l'oreille à cette parole d'or d'un grand ministre : « enrichissez-vous ! » mais qui ne croyez pas vous enrichir en payant vos dettes ; eh bien, croyez-moi, il est temps de me restituer les trente mille francs que vous savez ? La petite ne paraît émerveillée ni de votre noblesse ni de votre personne ? Elle a tort, sans doute, mais c'est là votre affaire, mon bon ! Il n'en faut pas moins en l'épousant, si M. Valmore ne réfléchit pas, faire honneur à ma créance et bénir votre étoile, car... mais le voici.

VALENTIN, portant une corbeille, entré vers la fin du monologue, il aperçoit Richard, à part.

N'a-t-il pas l'air d'un conspirateur, ce courtisan de la fortune ! (Pendant qu'il dépose le contenu de sa corbeille, Saint-Ange rejoint Richard.) Bon ! les deux font la paire !

On entend tour à tour la société rire et chanter des chœurs.

### SCÈNE IV

RICHARD, SAINT-ANGE.

SAINT-ANGE.

Eh bien ! mon cher ambassadeur, je vous cherche ?

RICHARD.

Et moi, sire, j'attendais votre majesté.

SAINT-ANGE.

Où en est donc notre conquête ?

RICHARD.

De l'audience que j'ai eue avec M. et madame Germain, et de la manière dont j'ai lu ce passage de la lettre de M. votre père, (il montre le passage.) il résulte que vous apportez cinquante mille francs, argent ; que la dot est de pareille somme, grâce aux dix mille francs donnés par madame de Vieuxcastel à cause de vous ; et que vous prenez dans ma maison de banque un intérêt et un emploi. Donc, soyez aimable, séduisant et vainqueur de cette vierge adorable, héritière de plus d'un million ! Hâtez-vous de l'épouser ; mais pour être heureux, croyez-moi, n'ayez pas trop d'enfants !

Il croit ici remettre dans sa poche la lettre, qui tombe à terre.

SAINT-ANGE.

Je n'ai rien de plus à cœur que de l'épouser, ce cher et tendre million ! mais où est-il ? quelle garantie m'en donnez-vous ? et la froideur de la jeune fille ? et le zèle audacieux de ce Valmore, qui paraît agréé ? Comment, cruel, triompher de ces entraves ?

RICHARD.

Indigne favori de la fortune ! Rendez grâce aux dieux que je ne puisse épouser moi-même ce divin million !... Comment douter de son existence et de ses charmes, quand je l'ai vu, de mes yeux vu, briller, étinceler dans le palais du roi des financiers ! Il affectait la forme discrète d'une lettre de crédit d'un banquier de Chandernagor, à l'ordre de M. Germain, Louis Joseph, armateur, frère aîné d'un M. Germain de Vieuxcastel, directeur, à Paris, d'une compagnie industrielle. Est-ce clair ? Maintenant, pour garantie, je vous donne quittance des trente

mille francs que vous me devez, valable si le fait est faux. Est-ce accepté ?

SAINT-ANGE.

Des deux mains, parbleu !

RICHARD.

La froideur de votre céleste fiancée importe peu, puisque sa noble tante ici souveraine, est folle de vous. D'ailleurs, elle vous a donné sa parole de Vieuxcastel, prenant par là, pour ainsi dire, comme témoins et garants de sa foi, tous ses aïeux ! Sachez de plus que M. Valmore est sa bête noire, par cela seul qu'il est franc-maçon ? « Toute l'eau de la mer, a-t-elle dit, ne saurait le purifier à mes yeux de cette souillure. »

SAINT-ANGE.

Vous me rendez, mon cher, tout mon courage. (Ils se serrent la main.) Mais la situation étant ainsi donnée, il me semble qu'en mettant adroitement les francs-maçons sur le tapis, et en les couvrant de ridicule, d'odieux même, il nous serait facile de couler à fond ce prétendant mal appris.

RICHARD.

Talleyrand lui-même n'eut pas plus vite ni mieux fait son plan de campagne. Mais, c'est trop nous arrêter ici : à nos postes, et chargeons à mitraille !.

Il s'éloigne en chantant :

Oui la ruse est bien ourdie,  
Et le projet réussira !

## SCÈNE V

SAINT-ANGE, VALENTIN.

SAINT-ANGE.

Tenez, garçon, je ne vous ai encore rien donné : voilà pour vous et pour Jeannette ?

VALENTIN.

Merci, monsieur, vous ne nous devez absolument rien.

SAINT-ANGE.

Peut-être, à la rigueur; mais c'est l'usage. Je suis d'ailleurs intéressé à me rendre ici tout le monde favorable. Il n'y a pas jusqu'au chien de la maison dont je ne voulusse être bien venu?... Prenez, prenez donc ?

VALENTIN, refusant.

Content de penser, monsieur, que vous nous placez avant le chien, quoique sur la même ligne, je vous dirai que s'il s'agit de notre humble bienveillance, elle n'est pas à vendre. Quant à celle du chien, pour la gagner, ne lui donnez pas de sucre, il vous mordrait ! C'est étrange, il grogne toujours aussitôt qu'il vous voit?... On dirait qu'il vous en veut?... c'est si bête, un chien !... (A part.) Attrape, mirliflor?..

SAINT-ANGE, à part.

Ces animaux de domestiques ! Où la fierté va-t-elle se nicher!...

Il se hâte de rejoindre la société, on entend le violon.

SCÈNE VI

VALENTIN, JEANNETTE.

VALENTIN, regardant Saint-Ange.

Oui, va, va, cours, marquis de Saint-Ange ? Tu n'es pas près d'y être, aux anges !

JEANNETTE.

C'est que madame en est coiffée... à ne plus y voir clair du tout !

VALENTIN.

Faut-il être marquis ! Vouloir flatter les gens, et les assimiler

4.

au chien! qu'il prenne garde de tomber ici lui-même dans un jeu de quilles!...

JEANNETTE.

Où ne lui veut point de mal; mais qu'il chasse sur ses terres et ne vienne pas enlever mademoiselle Honorine à notre nez et à notre barbe!

VALENTIN, riant, se prenant le menton.

A votre barbe? Ah! c'est trop fort!... mais voici quelqu'un.

## SCÈNE VII

JEANNETTE, VALENTIN, GERMAIN AINÉ, sous le nom de DUBREUIL.

GERMAIN AINÉ, saluant, à Valentin.

Dites-moi, brave garçon, M. Valmore n'est-il pas ici?

VALENTIN.

Pardon, monsieur, c'est lui que vous entendez jouer du violon.

GERMAIN AINÉ.

Voulez-vous avoir l'obligeance de lui remettre cette lettre, dès que le quadrille sera terminé? J'attendrai là, s'il n'y a pas d'inconvénient.

VALENTIN.

Je vais la lui remettre sur-le-champ, monsieur. (Montrant le banc de la charmille gauche.) Il y a là un banc, si vous désirez vous asseoir.

Il sort en courant.

## SCÈNE VIII

GERMAIN AINÉ, JEANNETTE.

GERMAIN AINÉ, à part.

Ils sont tous deux ici !...

Il aperçoit la lettre perdue par Richard; l'ayant ramassée, il jette les yeux dessus et fait un mouvement de surprise, puis il met la lettre dans son portefeuille. Il réfléchit et regarde tour à tour le jardin et le pavillon. On entend des éclats de rire.

JEANNETTE, à part.

Un beau vieillard, encore vert, ma foi! Quel air imposant et respectable!... Je pourrais peut-être lui être bonne à quelque chose... Si j'osais... que lui dire?... Non, je n'ose pas!

## SCÈNE IX

GERMAIN, JEANNETTE, VALENTIN.

VALENTIN, revenant en courant.

Monsieur Valmore va venir à l'instant, monsieur.

GERMAIN AINÉ.

Merci bien, mon ami.

VALENTIN.

Il n'y a pas de quoi, monsieur, à votre service. (A Jeannette qui achève d'apprêter la collation.) Eh bien! tout est prêt... Vous les attendez maintenant?

JEANNETTE.

Oui, et comment cela se passe-t-il par là?

VALENTIN.

Mademoiselle Honorine danse avec M. de Saint-Ange, sous les yeux de madame, et n'a pas l'air de se croire au septième ciel; le plus fort est que c'est M. Valmore qui les fait danser! Au fond, il n'a pas l'air d'avoir le cœur en fête non plus. J'ai tout de même peur que le marquis ne lui enlève mademoiselle Honorine, car madame est pour lui; et ce que femme veut, Dieu le veut!

JEANNETTE.

Oui! quand elle est jeune!... Souvenez-vous de ça, monsieur Valentin.

Jeannette et Valentin rentrent au pavillon.

## SCÈNE X

GERMAIN AINÉ, VALMORE.

VALMORE, la lettre de Dubreuil à la main.

C'est à monsieur Dubreuil que j'ai l'honneur de parler?

GERMAIN AINÉ.

Oui, monsieur.

VALMORE.

Soyez le bienvenu parmi nous! (Ils se serrent la main et s'assoyent sur le banc à gauche.) Le très-honoré frère Dally, du Havre, me dit de vous le plus grand bien, et me prie de vous accueillir comme je l'accueillerais lui-même. Or, je l'aime comme un ami de prédilection, et le vénère comme un des philanthropes les plus dignes de respect que je connaisse: c'est vous dire, frère Dubreuil, que je suis entièrement à vos ordres.

GERMAIN AINÉ.

Pardonnez-moi d'abord de vous avoir recherché, je ne dirai

pas jusque dans cette maison, puisque c'est aussi la vôtre, mais jusque dans cette famille.

VALMORE.

J'y joue en ce moment, il est vrai, assez gros jeu ; mais peut-être vos intérêts et les miens pourront-ils se concilier ?

GERMAIN AINÉ.

Je serais désolé de compromettre un seul instant, mon frère, la victoire que vous poursuivez. En deux mots, voici mon affaire. Je désire acquérir toutes les actions et obligations disponibles de votre compagnie, si elles sont bonnes ; et, dans l'affirmative, être présenté par vous au directeur, quand cela ne vous dérangera pas trop ni l'un ni l'autre.

VALMORE.

Les titres de la compagnie, aujourd'hui fort estimés, ne peuvent, selon moi, qu'augmenter de valeur avec le temps. M. Germain, le directeur, va venir, et nous saurons de lui à quel moment l'affaire pourra se traiter. (Il entend la société et se retourne pour la voir.) Voici précisément M. Germain avec sa famille et ses invités. Je vous dirai, frère Dubreuil, qu'il s'agit ici du mariage de sa nièce que j'aime, avec un M. de Saint-Ange qui ne l'aime pas, et la veut épouser, je ne sais pourquoi, puisqu'elle est sans fortune ?

GERMAIN AINÉ.

Cela est étrange, tenez bon, morbleu, tenez bon !

## SCÈNE XI

La société, après avoir salué quatre personnages qui se retirent, prend place aux tables préparées. GERMAIN AINÉ ET VALMORE se sont levés.

VALMORE, s'avancant vers Germain jeune.

Auriez-vous la bonté de m'accorder un instant pour une



affaire importante, que d'un mot vous pouvez régler, au moins provisoirement ?

GERMAIN.

Volontiers.

Germain et Valmore s'approchent de Germain aîné.

VALMORE, à Germain.

J'ai l'honneur de vous présenter M. Dubreuil, armateur au Havre, et le frère d'un de mes plus chers amis, qui désire acquérir tous les titres disponibles de la compagnie. (Salutations.) M. Dubreuil voudrait savoir le jour et l'heure auxquels vous pourrez le recevoir ?

GERMAIN.

Monsieur, nous pouvons mettre à votre disposition pour deux cent mille francs de titres réservés, aujourd'hui même ou demain si vous le préférez. Mais, monsieur, puisque vous êtes en rapports d'amitié avec notre ingénieur, et que vous vous intéressez aux œuvres de la compagnie, veuillez donc, sans cérémonie aucune, prendre le thé avec nous ?

GERMAIN AÎNÉ.

J'accepterais sans façons, monsieur, si je ne craignais de déranger quelque peu votre société...

GERMAIN, à la société qui se lève.

Mesdames et messieurs, j'ai l'honneur de vous présenter M. Dubreuil, armateur au Havre, en rapports d'amitié avec M. Valmore, et qui devient un actionnaire important de notre compagnie.

Salutations générales.

MADAME GERMAIN.

Monsieur est très-aimable de vouloir bien rester avec nous... Joannette apporte le thé, puis elle sort ; madame Germain est placée au milieu de la société, à une table de Jardin, ayant Richard à sa droite et Saint-Ange à

sa gauche. A une autre table, placée à droite de madame Germain, un peu en avant de la sienne, sont Clémentine, Germain, Honorine et Beaulieu; à une troisième table, placée à gauche de madame Germain, sont madame de Beaulieu, Germain aîné, Valmore. Clémentine et madame de Beaulieu font successivement remplir les tasses par madame Germain, et présentent des corbeilles de gâteaux.

GERMAIN.

Eh bien ! mesdames, vous êtes-vous bien balancées ; avez-vous bien péché, dansé, chanté ?

CLÉMENTINE.

Oh ! oui, père !... mais tes poissons n'ont pas le sens commun, ni la moindre prudence. Mon cousin les prenait avec des épingles dont l'amorce ne cachait même pas la pointe !

GERMAIN.

Il y a bien de ces poissons-là par le monde, va !

HONORINE, naïvement.

Tous ceux que j'ai pris étaient rouges ! mais, comme ces bons musulmans qui achètent des oiseaux pour les rendre à l'espace, moi, j'ai rendu la vie et la liberté à mes poissons !...

SAINT-ANGE, à Honorine.

Qui sait, mademoiselle, s'ils ne regrettent pas d'être restés vos heureux captifs ?

HONORINE.

Je suis trop bonne, monsieur, pour vous prier d'aller vous en assurer ; mais je crois que toute chaîne, fut-elle d'or, est arrosée de larmes ; et qu'il n'est point de captivité compatible avec le bonheur, puisque le bonheur, c'est la liberté !

GERMAIN.

Bravo !

GERMAIN AÎNÉ.

Très-bien !

BEAULIEU.

Oui, très-bien, très-bien !

VALMORE, à part.

Pourrait-on mieux penser et mieux dire !

MADAME DE BEAULIEU.

Il me semble que quelques-uns de nos chœurs n'ont pas trop mal réussi ?

MADAME GERMAIN.

J'en ai entendu un, à distance, qui m'a paru charmant.

CLÉMENTINE.

Nous eussions bien encore dansé, mais ces messieurs paraissaient demander grâce !

Les messieurs se récrient.

MADAME GERMAIN.

Voyez l'indiscrette !

RICHARD.

En nous reposant, mademoiselle, nous pouvons du moins satisfaire votre désir de connaître au juste ce que c'est que les francs-maçons ?

CLÉMENTINE.

Mais monsieur, c'est vous qui le premier...

BEAULIEU.

Ma cousine, ce sont des hommes qui font profession de dévouement aux progrès de l'humanité; et qui ont pour se reconnaître des signes qui leur sauvent quelquefois la vie.

\* SAINT-ANGE.

Ceci est très-bien, mais un peu laconique. Si M. Valmore, beaucoup plus compétent que nous tous, je crois, le voulait bien, il répondrait plus amplement à la question.

CLÉMENTINE.

M. Valmore est certainement très-obligé, mais je craindrais de faire encore preuve d'indiscrétion ; d'ailleurs la réponse de mon cousin peut très-bien me suffire.

VALMORE.

Mon Dieu, mademoiselle, puisque je suis dénoncé et mis sur la sellette, je vous dirai bien volontiers qu'un franc-maçon est un homme libre et de bonnes mœurs, également ami du riche et du pauvre, s'ils sont vertueux.

MADAME GERMAIN, insidieusement.

Et... la franc-maçonnerie ?

VALMORE.

Est une institution philosophique, ayant pour objet la recherche de la vérité, surtout au point de vue de la morale universelle, qu'elle s'efforce de propager.

MADAME DE BEAULIEU.

Mais cela n'est pas terrible du tout ?

HONORINE, naïvement.

Ce sont les épreuves d'admission qui étaient redoutables, surtout autrefois chez les Égyptiens. On rapporte qu'Orphée ne put les supporter, et que Pythagore faillit y perdre la vie.

Pendant que parle Honorine, Valmore donne des signes de surprise et de satisfaction.

MADAME GERMAIN.

Mais vous êtes bien savante, Honorine ! Seriez-vous donc franche-maçonne par hasard ?

HONORINE.

Oh ! ma tante !... Pourtant, si de la duchesse de Bourbon à l'impératrice Joséphine, de madame de Genlis à la sœur de Larochefoucauld, à la célèbre Duchesnois, les dames les plus

renommées ont pris part aux travaux des loges d'adoption, plus d'une demoiselle aussi humble que moi a bien pu y figurer également.

MADAME GERMAIN.

Jour de Dieu ! ma nièce !... On dirait que le malin esprit vous a délié la langue !...

VALMORE, bas à Germain aîné.

Mais c'est magnifique ! où a-t-elle appris tout cela ?

GERMAIN.

Pardonnez-lui, ma chère, ces réminiscences de lecture ; il faut bien savoir un peu de tout, puisque l'on ne peut tout savoir ! Pour vous, Valmore, ne dites pas trop de bien des francs-maçons, car madame de Vieuxcastel en pense beaucoup de mal, je vous en préviens !

VALMORE.

Je suis assuré qu'ils trouveraient grâce et faveur auprès de madame, si elle les connaissait mieux.

MADAME GERMAIN.

Peut-être, monsieur, si tout en inscrivant sur leur bannière : *science et fraternité*, ils ne tendaient pas moins à la ruine des superstitions qu'à celle de la foi et au bouleversement de la société !

GERMAIN AÎNÉ.

Ah ! madame, je regrette de n'avoir encore aucun titre à votre confiance pour vous persuader du contraire.

GERMAIN, à Valmore.

Je vous l'avais bien dit !

MADAME DE BEAULIEU, à madame Germain.

J'avais un vif désir de connaître l'histoire et les secrets de cette grande association ; je dois le désirer, d'après cela, plus

vivement encore. Les définitions de monsieur nous présentaient pourtant la franc-maçonnerie comme une école de sagesse et de vertu.

RICHARD.

Pour moi, madame, je pense qu'il en faut singulièrement rabattre!

CLÉMENTINE.

Maman, je me joins à ma tante de Beaulieu; comme elle, à présent, je voudrais que M. Valmore en peu de mots, eût la bonté de nous dire ce qu'il sait à ce sujet.

SAINT-ANGE.

Et moi, je joins ma très-humble requête à celles de ces dames. (A Valmore.) Allons, monsieur, voici une belle occasion de nous réconcilier avec ces braves gens-là?

GERMAIN.

Prenez donc la parole, mon cher, à vos risques et périls!

VALMORE, se levant.

Je vois que je m'en défendrais en vain.

RICHARD.

Nous vous écoutons, monsieur.

VALMORE.

La conscience de leur faiblesse individuelle et de leur force collective, de bonne heure rapprocha les hommes; mais la diversité de leurs croyances les divisa, les arma toujours les uns contre les autres. Or, c'est dans le but de leur inspirer une tolérance réciproque, absolue, et de les rendre meilleurs et plus heureux, en les éclairant, que des esprits d'élite, opiniâtres chercheurs des formules de la science et spécialement de la morale, se réunirent en secret dès les premiers âges du monde; et c'est cette œuvre sainte qu'ont poursuivie sans relâche, malgré les entraves de la tyrannie et de la superstition, les plus

fervents apôtres de la vérité, sous les noms de législateurs, d'initiés, de philosophes et de francs-maçons.

SAINT-ANGE, se levant.

D'accord ! il y a toujours eu des rêveurs, généreux si vous voulez, mais des rêveurs qui, de la meilleure foi du monde ont poursuivi des chimères !...

MADAME GERMAIN, se levant.

Et qui, en voulant éclairer, sauver leurs semblables, les ont égarés hors des voies du salut !

Saint-Ange et madame Germain se rasseient.

VALMORE.

Des rêveurs, dites-vous ?... Les plus grands génies, les plus grands rois, les hommes les plus éminents dans la magistrature, les lettres et les arts, ont toujours recherché les leçons de profonde sagesse de cette grande école de l'humanité, et sollicité l'honneur de lui appartenir.

RICHARD.

Je serais désolé, monsieur, de vous désobliger, comme appartenant à cette société... secrète ; mais je ferai cette observation que l'on ignore absolument à quoi les francs-maçons, revêtus de tabliers blancs et décorés de rubans bleus, peuvent travailler dans leurs souterrains ?

VALMORE.

Le procès-verbal de notre dernière séance, que j'ai précisément sur moi, pourra vous en donner une idée, le voici. « L'an de la vraie lumière, etc., le vénérable ayant ouvert les travaux par les mystères accoutumés, communique à l'atelier le rapport de la commission de bienfaisance, tendant à accorder deux cents francs à la veuve d'un capitaine de la marine marchande, mort au milieu des flots ; cent francs au frère Cairbar, de Constantinople, ruiné par un incendie ; et cent francs à chacun des

orphelinats de Paris et d'Alger. Ces propositions adoptées, le frère Béliard expose la théorie d'Adhémar sur les déluges, qui ont lieu tour à tour dans les deux hémisphères austral et boréal, tous les dix mille cinq cents ans. Le frère Perrot explique ensuite plusieurs bas-reliefs égyptiens. Après ces instructions, accueillies avec faveur, la discussion est reprise sur cette question : *la morale est-elle une science purement humaine ?* Les frères David et Julien, opposés à la doctrine du frère Massol, soutiennent que la morale est une révélation divine. Mais cet illustre frère, après avoir constaté qu'il existe autant de morales contradictoires que de révélations et de systèmes philosophiques, établit que la morale universelle est fondée sur la constitution même de l'homme, être conscient et libre, et qu'elle a pour objet le respect, l'inviolabilité de la personne humaine. Après cet excellent discours, qui reçoit l'assentiment général, le *tronc de la veuve* circule et l'assemblée se retire en paix sous le serment du silence. »

Il s'assied.

SAINT-ANGE, se levant.

Ce procès-verbal prouve combien sont oiseux les prétendus travaux des francs-maçons, et que leur institution surannée offre plus d'inconvénients que d'utilité. Que produit-elle, en effet, à part quelques aumônes indiscretes et intéressées, et ses continuel banquets ? Des raisonneurs sans foi, des clubistes exaltés, des révolutionnaires quand même !...

Il s'assied et s'essuie le front.

MADAME GERMAIN.

Très-bien, très-bien, chevalier !

RICHARD.

Bravo ! bravo !...

MADAME DE BEAULIEU.

Continuez, s'il vous plait, M. Valmore, du choc des opinions jaillira la lumière.



CLÉMENTINE, HONORINE, BEAULIEU.

Oui, oui, continuez, continuez ?

GERMAIN, à Valmore.

Tenez bien votre drapeau, mon cher, il fait grand vent !

VALMORE, se levant.

La franc-maçonnerie, ce n'est rien pour l'ambitieux, l'égoïste, le menteur ; c'est beaucoup pour l'homme généreux qui compatit aux maux de ses semblables. Elle n'est pas une société secrète, puisque tout postulant honnête peut être admis dans ses temples. Non, elle ne sert l'ambition, ni la ruse, ni la cruauté de personne ; mais, étoile de salut, l'homme qu'elle éclaire de ses rayons traverse avec calme et sérénité les orages de la vie. Elle est encore la chaîne d'union, le véritable lien des peuples, car sa morale est universelle et tout entière dans ces trois mots : *Liberté, égalité, fraternité.*

Il s'assied.

GERMAIN AÎNÉ.

Un jour étant au Cap de Bonne-Espérance, j'entendis plusieurs décharges d'artillerie ; j'en demandai le motif. « Ce sont les francs-maçons, me fut-il répondu, qui célèbrent leur fête, au moment où le soleil, symbole de leur institution, atteint sa plus grande hauteur ; ils tirent le canon pour saluer tous les maçons de la terre !

HONORINE.

Ce salut poétique et fraternel est très-beau, selon moi, en ce sens que de tous les points du globe il y est répondu, et qu'il témoigne de l'amour, du dévouement réciproque de ces milliers d'hommes de races différentes, qui ne se sont jamais vus !

VALMORE, bas à Germain aîné.

N'est-elle pas adorable ?

**MADAME GERMAIN.**

Vertu de ma vie, Honorine ! vous êtes vraiment possédée de l'esprit satanique des francs-maçons !...

**GERMAIN.**

Pardon, ma chère, l'appréciation d'Honorine me semble fort juste.

**MADAME GERMAIN.**

Mais enfin, mon ami, toutes ces belles phrases n'établissent point de principes solides, et ne mettent pas dans un jour éclatant le but secret de la franc-maçonnerie, qui a engendré tant de révolutions ?

**VALMORE, se levant.**

Sa devise, que je rappelais tout à l'heure, résume ses principes. Elle professe que tout homme doit à ses semblables le respect qu'il a le droit naturel d'en exiger, ainsi que la bienveillance et le dévouement que dans sa faiblesse il a besoin d'en attendre. Elle regarde cette affirmation du droit et du devoir comme l'origine et le fondement de la justice, qui est le principe du bonheur individuel et le palladium des empires. Ainsi, égal respect de la personne humaine, en soi et dans les autres, solidarité : telle est la profession de foi morale des francs-maçons.

**MADAME GERMAIN.**

Et sa foi religieuse ?

**VALMORE.**

Nul ne doit compte à personne de sa croyance ?

**MADAME GERMAIN, triomphante.**

C'est qu'il n'en a pas ! et s'en tient à la maxime : aide-toi, le ciel t'aidera !

**VALMORE.**

Pardon, madame, il a celle de sa religion.

SAINT-ANGE.

Mais il ne croit pas au surnaturel, aux miracles?

VALMORE.

Ni aux médiums, non, monsieur ; mais il croit que loin d'être incompatible avec le bonheur, la vérité seule y conduit.

MADAME DE BEAULIEU.

Et son secret?

VALMORE.

Ah ! son secret ? voilà le grand mystère ! Eh bien, madame, je l'ai déjà révélé et le voici encore : Instruire, éclairer les hommes, afin de les rendre meilleurs et plus heureux !

MADAME GERMAIN.

Oh ! il y en a un autre ! mais celui-là, disent-ils, le monde n'est pas assez robuste pour en supporter la révélation !

VALMORE.

Ce secret là est tout philosophique, et personnel aux maçons qui croient l'avoir pénétré.

RICHARD.

Je regrette, monsieur, d'avoir à vous le dire, mais tout ce fatras ne répond absolument à rien, et l'argument de madame de Vieuxcastel subsiste tout entier, à savoir, que la franc-maçonnerie est la mère des révolutions ! cela est d'ailleurs si vrai, que celle de 1848 en portait la devise sur son drapeau !...

MADAME GERMAIN, se levant et la société avec elle.

Les plus belles protestations du monde n'y feront rien ; ce fait que l'on ne peut nier, est décisif, accablant !...

VALMORE.

On ne saurait affirmer non plus, que l'action maçonnique soit autre qu'une action morale, tendant au progrès de la conscience même de l'humanité ?...

SAINT-ANGE.

Madame a si pleinement raison qu'il est aujourd'hui démontré, parfaitement reconnu que les plus mauvais jours de 92 et de 93 doivent être imputés aux francs-maçons !

GERMAIN.

Ah ! monsieur, voilà qui est trop fort !

GERMAIN AINÉ.

Monsieur travestit sciemment l'histoire !...

VALMORE.

Monsieur calomnie gratuitement et comme à plaisir l'institution dont il m'a mis en demeure de parler : c'était un parti pris, une sorte de piège, de guet-apens !...

Madame Germain parle bas à madame de Beaulieu, qui sort avec son fils, Clémentine et Honorine.

## SCÈNE XII

GERMAIN, GERMAIN AINÉ, VALMORE, SAINT-ANGE, RICHARD, MADAME GERMAIN.

SAINT-ANGE, à Valmore.

Monsieur, si je commets une erreur historique, ce n'est une injure pour personne ; mais vous me supposez des intentions de parti pris qu'un gentilhomme ne saurait avoir !

VALMORE.

Brisons là, monsieur, s'il vous plait ; il est évident pour moi que vous n'êtes point sérieux, et que vous jouez un rôle. Messieurs et madame, j'ai l'honneur de vous saluer.

Il sort.

5.

## SCÈNE XIII

GERMAIN, GERMAIN AINÉ, SAINT-ANGE,  
RICHARD, MADAME GERMAIN.

GERMAIN AINÉ.

M. Valmore! je vous suis... (A Germain et madame Germain.) Monsieur et madame, je regrette ce petit incident, assez peu grave, du reste; et je vous remercie de votre courtoise hospitalité. A quelle heure, demain, devrai-je passer dans les bureaux?

GERMAIN.

A l'heure qu'il vous plaira, monsieur; mais veuillez bien entrer ici d'abord?

GERMAIN AINÉ.

C'est entendu. Messieurs et madame, je suis votre humble serviteur.

Il sort.

## SCÈNE XIV

GERMAIN, MADAME GERMAIN, RICHARD,  
SAINT-ANGE.

MADAME GERMAIN.

Rentrons donc, messieurs, s'il vous plait.

---

---

## ACTE TROISIÈME

Décors du premier acte.

---

### SCÈNE PREMIÈRE

GERMAIN, MADAME GERMAIN, JEANNETTE.

Madame Germain est assise près d'un guéridon, à gauche; elle sucre et boit un verre d'eau. Jeannette est debout auprès d'elle. Germain est assis sur un canapé de l'autre côté de la scène, il tient un journal.

MADAME GERMAIN.

Voilà qui est bien, Jeannette; vous pouvez vous retirer.

### SCÈNE II

GERMAIN, MADAME GERMAIN.

GERMAIN.

Aussi pourquoi vous lever si matin? c'est ce qui vous aura incommodée!

MADAME GERMAIN.

Le moyen de reposer, de dormir, lorsqu'on a un mari qui se donne la tâche de contrarier vos projets, et même qui passe à l'ennemi!

GERMAIN.

Voilà encore des plaintes sans motif réel, de véritables chi-

mères! Hors le sacrifice de ma conscience et de ma raison, je vous fais toutes les concessions possibles.

MADAME GERMAIN, se levant.

Mon ami, si vous le vouliez bien, je pourrais aujourd'hui faire une journée d'or. Ce projet d'union réalisé me rendrait enfin le repos dont ma santé a si grand besoin. Votre concours m'est nécessaire, et je vous adjure de me l'accorder. Je verrai d'ailleurs par là si vous m'aimez encore ou non ?

GERMAIN.

Ma chère, ce doute injuste révèle autant d'ingratitude que d'exaltation. Ne peut-on différer de sentiment sans cesser de bien s'aimer ?

MADAME GERMAIN.

Qui n'est pas avec moi est contre moi !

GERMAIN.

Je sais d'où vous vient cette petite maxime d'intolérance.

MADAME GERMAIN.

Je désire que le contrat soit signé aujourd'hui même. Après en avoir discuté les conditions, et nous être tous deux engagés d'honneur, pour ainsi dire, vous ne pourriez retirer votre parole sans nous couvrir de honte et de ridicule. On dirait que M. Germain ajoute une girouette aux armes des Vieux-castel !

GERMAIN.

On dirait que M. Germain veut ajouter aux dites armes une équerre et un compas, symboles du bon sens, de la droiture et de la justice!... Mais je tiens plus à la moralité de notre œuvre qu'à l'appréciation qui en sera faite. Or, peser sur une pauvre orpheline pour lui faire épouser un homme qu'elle n'aime pas, alors qu'elle en aime un autre, serait à la fois immoral et cruel.

MADAME GERMAIN.

La chère enfant ! Peut-elle donc apprécier mieux que moi le mari qui lui convient ? Où le monde en serait-il, bon Dieu ! si les parents n'intervenaient au mariage de leurs enfants ! La folie présiderait aux unions, et le divorce assailli de clients ne pourrait suffire à son œuvre !

GERMAIN.

Il faut avouer qu'ici l'expérience ne pouvait mieux inspirer Honorine que ne l'a fait l'inclination ?... Mais en ce moment, chère amie, cette discussion est tout à fait hors de propos. Nous ne savons rien de rien ! Est-ce que la rivalité de ces messieurs ne vous donne aucune inquiétude ? Qui vous dit qu'à cette heure ils ne sont pas sur le terrain ?...

MADAME GERMAIN.

Il est encore permis d'espérer qu'il n'en est rien .

GERMAIN.

L'hostilité de vos amis était manifeste et leur mauvaise foi patente, dans la discussion d'hier soir. N'était-ce pas chercher une querelle d'allemands que d'imputer aux francs-maçons les massacres de septembre et les crimes de la terreur ? En vérité, ma chère, il faut que vous soyez fort entichée de M. de Saint-Ange, pour tenir à ce projet de mariage comme vous le faites ?

MADAME GERMAIN.

Monsieur Germain, j'ai été élevée dans des principes de noblesse et de religion que vous pouvez tenir pour des préjugés, mais dont je ne me départirai pas ; et j'avoue que M. de Saint-Ange, élevé comme moi, m'inspire plus de confiance qu'un autre. D'ailleurs, il s'agit ici du mariage de ma nièce, à qui j'ai servi de mère pendant quinze ans ; il me semble que c'est à moi d'y exercer une influence à peu près décisive. Quant à ces messieurs, je ne nie pas leur hostilité contre M. Valmore, en reconnaissant en lui un adversaire ; mais des rivaux ne sont pas précisément des amis !



GERMAIN.

Sans doute, mais des gens civilisés, ennoblis par l'éducation, ne font point la guerre comme des sauvages; et la lutte de deux prétendants au cœur d'une femme consiste, pour chacun d'eux, à se faire aimer plus que son rival, et non à l'égorger!

MADAME GERMAIN.

Au lieu de récriminer à propos d'un malheur que le ciel nous a sans doute épargné, faisons-nous plutôt de mutuelles concessions. Dieu sait que moi, je n'ai rien à vous refuser; et la preuve, c'est que je veux aujourd'hui même vous faire donation de mes biens. Le notaire qui doit m'apporter cet acte rédigera le contrat de mariage, et je compterai ce jour parmi les plus heureux de ma vie!... Vous êtes si bon, quand vous le voulez bien!

GERMAIN.

Je suis sensible comme je le dois, ma chère, à vos bonnes intentions, et je vous en remercie du fond du cœur. Mais je ne saurais exercer aucune contrainte sur Honorine; et vous devez m'estimer assez pour croire que je n'achèterais pas même une couronne, au prix d'un remords? Faites au moins que les parties intéressées soient d'accord? (A part.) Si elle y parvient, je me fais ermite!

MADAME GERMAIN.

J'en fais mon affaire! Du reste, mon cher ami, notre honneur est engagé; et tout obstacle imprévu me réduirait aux extrémités?

## SCÈNE III

LES PRÉCÉDENTS, VALENTIN.

VALENTIN.

M. Dubreuil demande à parler à monsieur ou à madame?

GERMAIN.

Priez-le d'entrer.

Il va au-devant de Germain aîné.

SCÈNE IV

GERMAIN, MADAME GERMAIN, GERMAIN AÎNÉ.

GERMAIN.

Monsieur, vous êtes le bienvenu ; comment vous portez-vous ?

GERMAIN AÎNÉ, saluant.

Assez bien, monsieur, je vous remercie ; j'espère qu'il en est de même de vous et de madame ?

Madame Germain s'incline.

GERMAIN.

Madame Germain, après les discussions si vives d'hier soir n'a pu reposer de la nuit ; cependant elle n'est pas mal, je vous remercie. Mais vous avez l'air d'un homme qui a la main pleine de nouvelles ?

GERMAIN AÎNÉ.

Je vous en apporte, en effet, de la rencontre qui vient d'avoir lieu.

MADAME GERMAIN, se levant.

M. de Saint-Ange n'est pas blessé, monsieur ?

GERMAIN AÎNÉ.

Ni M. Valmore, non ma...

MADAME GERMAIN.

Mort !... Il est mort, dites-vous ?...

Elle s'affaisse sur le canapé.

GERMAIN AINÉ.

Non, madame, je dis qu'il ne sont blessés ni l'un ni l'autre.

GERMAIN.

Ah! j'en suis heureux!

MADAME GERMAIN, levant les yeux au ciel.

Le ciel soit béni!

GERMAIN.

J'étais sûr de l'événement!... mais, comment tout cela s'est-il donc passé?

Ils s'asseyaient tous deux.

GERMAIN AINÉ.

Hier, en sortant d'ici, ces messieurs vinrent proposer à M. Valmore une partie d'honneur... c'est le mot consacré! J'acceptai l'office de témoin dans l'espoir d'amener une réconciliation, qui fut impossible. Ce matin, M. Valmore nous dit : « messieurs, le duel est absurde au premier chef; puis il est barbare et tellement réprouvé par la conscience publique, qu'il ne subsiste plus qu'en entraînant ses victimes au fond des bois. N'êtes-vous pas de cet avis que le vrai courage consiste à supporter l'injure, si elle est méritée; et à la mépriser si elle ne l'est point? » — « Nous ne sommes pas venus ici pour faire de la morale, » répondirent ces messieurs; et comme ils insistaient jusqu'à menacer de le frapper, s'il n'acceptait le combat, il leur dit encore : « Puisque vous n'entendez pas le langage de la raison, messieurs, je vous dirai maintenant qu'il y a cent à parier contre un que je suis plus fort que vous, et que je puis vous tuer. Faisons-en l'expérience, je ne la pousserai qu'aussi loin qu'il vous plaira? » Prenant alors un pistolet, il l'arma, jeta en l'air une pièce de cinq francs, tira dessus et l'atteignit! Il atteignit de même, à vingt cinq pas, l'arbre auquel une carte de visite avait été fixée, et faillit la toucher. Saisissant ensuite une épée, « en garde s'il vous plaît, » dit-il à M. de Saint-Ange. Ils croisent le fer, et l'épée de ce dernier saute en l'air. « Je

suis maître de votre vie! lui dit M. Valmore; mais remettez-vous en garde, et voyons si vous serez plus heureux? » Après quelques passes, l'agresseur est encore désarmé!... Alors ces messieurs, pleins de confusion, couverts de honte, se déclarèrent satisfaits! Vous voyez, monsieur et madame, que de ce duel si peu motivé, il ne restera rien qu'une leçon dont ces messieurs pourront faire leur profit.

GERMAIN.

Nous vous remercions mille fois, monsieur, de votre bienveillante intervention dans cette fâcheuse affaire. Il y a désormais entre nous, si vous le voulez bien, une alliance éternelle d'estime et d'amitié.

GERMAIN AINÉ.

J'accepte, monsieur, avec plaisir et reconnaissance l'amitié dont vous voulez bien m'honorer, et vous prie de croire que la mienne ne vous fera jamais défaut. (Ils se serrent la main.) Et maintenant, si vos instants ne sont pas réclamés par quelque affaire plus pressante que la mienne, je suis prêt à la conclure.

GERMAIN, prenant son chapeau.

Je suis entièrement à vous...

GERMAIN AINÉ, saluant madame Germain.

Madame...

MADAME GERMAIN, se levant.

Monsieur...

Sortent Germain et Germain ainé.

## SCÈNE V

MADAME GERMAIN, seule.

Dieu soit loué! Cette aventure s'est heureusement terminée... au coup, à la balle près que je viens de recevoir! Ah! M. Germain, vous ne comprenez pas qu'il soit des gens dont il faut

faire le bonheur malgré eux ; et, si je vous en croyais, nous perdriens l'occasion de nous allier à un des plus beaux noms de la noblesse française ! Oh ! il n'en sera pas ainsi, car je dois une réparation au sang des Vieuxcastel, dont mon mariage roturier a terni la gloire !... Et vous, mon noble chevalier de Saint-Ange ! vous avez essuyé un affront en combattant pour votre dame et pour notre foi ? Eh bien ! je changerai ce jour de défaite en un jour de triomphe ; et je vous vengerai, moi, de ces apôtres de la religion naturelle, qui veulent substituer aux croyances du monde le culte de la déesse Raison !... Pauvres fous !...

Elle sonne et prend des papiers.

## SCÈNE VI

MADAME GERMAIN, CLÉMENTINE.

MADAME GERMAIN.

Seis-tu bien que tu es charmante, avec cette robe et ces fleurs dans les cheveux ?...

## SCÈNE VII

LES PRÉCÉDENTS, VALENTIN.

MADAME GERMAIN.

Valentin, portez vite ces papiers chez M. Dargenville, le notaire où vous êtes allé hier ? et cette lettre chez M. de Saint-Ange ?

VALENTIN.

Oui, madame, j'y cours.

## SCÈNE VIII

MADAME GERMAIN, CLÉMENTINE.

MADAME GERMAIN, s'asseyant sur le canapé.

Viens donc m'embrasser et t'asseoir là?... Ma chère enfant, j'ai des ennuis; heureusement que tu aimes bien ta mère, cela me console.

CLÉMENTINE.

Je voudrais pour tout au monde pouvoir dissiper tes ennuis.

MADAME GERMAIN.

Dis moi donc, là bien sincèrement, est-ce que tu ne trouves pas M. de Saint-Ange aimable, joli homme et de manières distinguées?

CLÉMENTINE.

Mais si, maman.

MADAME GERMAIN.

Sais-tu qu'un gendre comme lui, plus riche, ne m'aurait pas déplu?

CLÉMENTINE.

M. de Saint-Ange est sans doute un cavalier accompli, puisque tu le trouves tel; mais, riche ou non, je ne l'accepterais pas sans faire un grand sacrifice; et je n'y consentirais même que s'il devait favoriser l'union d'Honorine avec M. Valmore.

MADAME GERMAIN.

Le ciel en toi m'a donné la fille la plus soumise et la plus aimable, mais tu te préoccupes trop de la félicité des autres. Quoi qu'il en soit, je ne te parlais de M. le chevalier qu'en vue de certaine éventualité... possible, mais encore assez improbable.

Elle se lève.

CLÉMENTINE, à part.

Je respire! mon cousin de Beaulieu m'aime tant!...

MADAME GERMAIN.

Il faut pourtant qu'aujourd'hui même cette incertitude... Va, mon enfant (Elle l'embrasse.) va, et dis à Honorine de venir me parler.

## SCÈNE IX

MADAME GERMAIN, seule, anxieuse, elle réfléchit, occupe la scène.

Quel enfer! Oh! j'en sortirai, brisant, renversant tous les obstacles!...

## SCÈNE X

MADAME GERMAIN, HONORINE.

MADAME GERMAIN.

Eh bien! ma chère amie... comme tu parais soucieuse?

HONORINE.

Moi, ma tante?

MADAME GERMAIN.

Ah! c'est que le temps marche, et qu'il faut se décider! Tu sais que M. de Saint-Ange a notre parole, et que le notaire vient aujourd'hui?

HONORINE.

Vous êtes pleine de bontés pour moi, ma tante, et je suis désolée de vous redire que je n'aime pas M. de Saint-Ange.

MADAME GERMAIN.

Ça viendra, mon enfant, sois tranquille ! C'est un homme charmant et qui t'aime pour toi-même, puisque tu n'es pas riche.

HONORINE.

Mais, ma tante, M. Valmore aussi ?

MADAME GERMAIN, elle s'assoit sur le canapé et y attire Honorine.

Tu sauras que j'ajoute dix mille francs aux quarante mille de ta dot, afin de l'égaliser à celle de M. de Saint-Ange, que je ne verrai pas sans orgueil entrer dans ma famille. Son père, qui est très-âgé, lui laissera encore un assez bel héritage. Aussitôt marié, il s'associe à la maison Richard, et alors, toilettes, promenades au bois, concerts, spectacles, jolis petits voyages au bord de la mer, rien ne te sera refusé ! Juge si tu seras heureuse, envinée ?...

HONORINE.

On peut donc être heureuse, en épousant un homme que l'on n'aime pas ?

MADAME GERMAIN.

Certainement, parce que le mariage fait naître au fond du cœur le véritable amour, qu'il y grandit peu à peu, lentement, comme ces jolies fleurs que tu cultives, et finit par vous remplir l'âme des parfums du bonheur. Souviens-toi que dans le monde entier, il n'est pas de femmes plus malheureuses que celles des savants et des philosophes. En vain sont-elles bonnes, spirituelles, aimables ; ces adorateurs de la déesse Vérité n'ont d'encens que pour leur idole, et des yeux que pour fouiller les bibliothèques, lorgner les astres, observer, admirer les phénomènes de la nature, sans daigner s'apercevoir que le plus intéressant, le plus beau, leur femme est là, tout près d'eux ! En un mot, elle est leur esclave ; et tel serait ton sort auprès de M. l'ingénieur philosophe !... Tandis qu'avec M. de Saint-Ange,



tes jours seront remplis de fêtes et d'enchantements !... Allons, ma fille (Elle l'embrasse.) c'est aujourd'hui que j'attends de toi un témoignage de reconnaissance. Laisse-moi faire un peu malgré toi ton bonheur : tu m'en béniras plus tard !

## SCÈNE XI

LES PRÉCÉDENTS, GERMAIN.

GERMAIN.

Bonjour, Honorine ! Je ne t'ai pas encore vue de la journée ; mais je n'en ai pas moins beaucoup pensé à toi.

HONORINE.

Bonjour, mon oncle.

Elle lui donne son front à baiser.

GERMAIN.

Ne sois pas triste, mon enfant, va, nous t'aimons bien ; aie confiance en nous ?... (A madame Germain.) Eh bien, c'est affaire conclue ! M. Dubreuil prend nos titres et verse aujourd'hui même les deux cent mille francs.

MADAME GERMAIN.

C'est à merveille.

## SCÈNE XII

GERMAIN, MADAME GERMAIN, CLÉMENTINE, HONORINE.

CLÉMENTINE.

Voici messieurs Richard et Saint-Ange.

## SCÈNE XIII

LES PRÉCÉDENTS, RICHARD, SAINT-ANGE.

MADAME GERMAIN.

Bonjour, messieurs; il nous tardait de vous voir...

GERMAIN, s'inclinant.

Messieurs, j'ai l'honneur de vous saluer.

*Salutations générales.*

MADAME GERMAIN.

Venez donc vous asseoir, messieurs...

RICHARD, à Clémentine et à madame Germain.

Mesdames, vous seriez bien gracieuses d'agréer ces bouquets ?

MADAME GERMAIN.

Merci, monsieur, ils sont charmants !

CLÉMENTINE.

Je vous remercie, monsieur.

SAINT-ANGE, à Honorine.

Mademoiselle, daignerez-vous me faire l'honneur de recevoir ce bouquet, emblème des heureux destins que je vous souhaite ?

HONORINE.

Merci, monsieur, mais je ne sais, en vérité, si...

MADAME GERMAIN, à Honorine qu'elle observe.

Mais certainement!... (A Richard et à Saint-Ange.) Eh bien, messieurs, vous avez eu des ennuis qu'il faut vite oublier.

RICHARD.

Tant que nous serons assurés de vos bonnes grâces, madame, tous les ennuis du monde nous seront fort légers.

SAINT-ANGE.

Croiriez-vous, Madame, qu'il m'a fallu menacer notre orateur humanitaire pour lui donner du courage?

GERMAIN.

En vérité, monsieur?

HONORINE, bas à Clémentine.

Quelle impudence!

Elle se lève et va poser son bouquet sur la cheminée, Clémentine en fait autant, puis elles prennent leur ouvrage ou des albums.

MADAME GERMAIN.

Pour ne désobliger personne, messieurs, oublions entièrement ce fâcheux incident, qu'il faut attribuer plutôt à une différence d'opinions qu'à des torts réels, et versons sur nos blessures le baume divin de la musique. Voulez-vous?

GERMAIN.

Je suis parfaitement de cet avis, et même pour mieux dissiper jusqu'aux apparences de ressentiment, il convient de prier M. Valmore de descendre avec nous, ne fût-ce que quelques instants. (A part.) Je saurai bien le retenir. (Après avoir écrit.) Tiens, Clémentine, fais-lui passer ce billet?

MADAME GERMAIN.

Je suppose que ces messieurs n'y voient aucun inconvénient?

RICHARD.

Aucun, madame.

Sort Clémentine.

SAINT-ANGE.

Nous devons être maintenant les meilleurs amis du monde!..

SCÈNE XIV

GERMAIN, RICHARD, SAINT-ANGE, BEAULIEU,  
MESDAMES GERMAIN ET DE BEAULIEU,  
HONORINE.

MADAME GERMAIN.

Ah ! chère Beaulieu, on n'est pas plus aimable ni plus fidèle  
que toi.

MADAME DE BEAULIEU, s'inclinant.

Messieurs, mesdames...

BEAULIEU.

Mesdames, messieurs...

SCENE XV

LES PRÉCÉDENTS, JEANNETTE.

JEANNETTE, à madame Germain.

Madame, voici la carte d'un monsieur qui est là ?

Madame Germain jette les yeux sur la carte et sort ainsi que Jeannette.

SCÈNE XVI

GERMAIN, BEAULIEU, RICHARD, SAINT-ANGE,  
CLÉMENTINE, HONORINE, MADAME DE  
BEAULIEU.

GERMAIN.

Voyons, Honorine, chante-nous la romance du jour ?

HONORINE.

Elle n'est pas jolie, et je ne suis guère en voix, mon oncle ;  
cependant je ferai preuve de bonne volonté.

Elle se met au piano et chante la romance suivante.

## FATMA.

## I

Lysis aimait d'un amour tendre  
 La brune et rêveuse Fatma.  
 Cinq ans, hélas! il doit l'attendre,  
 Ou trahir la foi qu'il jura!  
 Des amants la peine est extrême!  
 Bientôt un rapt est concerté!  
 Heureux celui dont le cœur aime,  
 S'il peut aimer en liberté!

## II

D'un tuteur jaloux, ridicule,  
 Cette entrave dit la noirceur;  
 En vain il ruse, dissimule,  
 Et déjà rêve le bonheur!  
 Fatma, qu'inspire l'amour même,  
 De la tourelle a déserté!  
 Heureux celui dont le cœur aime,  
 S'il peut aimer en liberté!

## III

Hélas! toujours, partout Basile  
 Servira le plus généreux!  
 Captive, la jeune pupille,  
 Dont l'Iman va tromper les vœux,  
 Jette à Lysis un cri suprême,  
 Et pour lui meurt avec fierté!  
 Heureux celui dont le cœur aime,  
 S'il peut aimer en liberté!

## MADAME DE BEAULIEU.

Ma chère Honorine, je te remercie, c'est très-bien, très-bien!

RICHARD et SAINT-ANGE\*.

Bravo! bravo! mademoiselle!

BEAULIEU.

Bravo! bravo! ma cousine! vous feriez merveille dans l'emploi des Dugazon!...

RICHARD.

Il est certain que cela est dit avec une méthode et un goût parfaits!

SAINT-ANGE.

Mademoiselle chante délicieusement!

GERMAIN.

Vous poussez, messieurs, l'indulgence un peu loin; Honorine est habituée à un suffrage bien plus modeste!

BEAULIEU.

Lequel donc, mon oncle?

GERMAIN.

Celui de sa chatte, qui, lorsque chante sa maitresse, ne manque jamais de lui monter sur les épaules et de la caresser!

## SCÈNE XVII

LES PRÉCÉDENTS, VALMORE, GERMAIN AINÉ.

Salutations générales.

GERMAIN AINÉ. Il remet un portefeuille à Germain.

Voici, cher monsieur, les deux cent mille francs.

---

\* Depuis leur entrée jusqu'à la scène du notaire, Beaulieu, Richard et Saint-Ange parlent bas, font leur cour aux dames; Honorine et Clémentine gardent avec ces deux derniers une réserve empreinte de froideur.

GERMAIN, après avoir écrit.

En voici le reçu, joint à l'ordre de livraison des titres. (A Clémentine.) Et toi, ma fille, voudrais-tu bien nous chanter aussi quelque joli air?

CLÉMENTINE.

Je ne demande pas mieux que d'essayer. (Elle se met au piano et prélude.) J'ai là un charmant duo pour piano et violon ; si M. Valmore voulait bien le jouer avec moi?...

VALMORE.

Excusez-moi, mademoiselle, je suis si mal en train que je jouerais faux, j'en suis sûr!

## SCÈNE XVIII

LES PRÉCÉDENTS, MADAME GERMAIN,  
VALENTIN.

VALENTIN, annonçant.

M. Dargenville, notaire.

## SCÈNE XIX

GERMAIN, GERMAIN AINÉ, BEAULIEU, VALMORE, RICHARD, SAINT-ANGE, DARGENVILLE, MESDAMES GERMAIN, DE BEAULIEU, CLÉMENTINE, HONORINE.

RICHARD, bas à Valmore.

Monsieur, le notaire vient unir la femme angélique et supérieure qui vous aime, à votre rival. Eh bien! il en est temps encore! Dites un mot, un seul, et soudain la scène change : vous en êtes le héros!...

VALMORE, même jeu.

Votre rôle, monsieur l'homme d'argent, est de faire des victimes, et non des heureux ! N'insistez pas, ou je vous dénonce !

RICHARD, à part.

Oh ! l'insensé ! jeter à l'eau lui-même sa fortune et son bonheur !... Je ne croyais pas les francs-maçons si bêtes que ça !

MADAME GERMAIN, elle remet un papier à Germain.

Tenez, mon ami, voici l'acte de la donation que je vous fais de grand cœur !

GERMAIN, se levant.

J'en suis très-touché, mais je désire que vous gardiez cet acte au moins quelques jours, j'y tiens même absolument.

RICHARD, haussant les épaules. A part.

Encore un franc-maçon !...

MADAME GERMAIN.

Je ne puis insister en ce moment ; mais rien au monde ne me fera jamais regretter ces dispositions.

GERMAIN.

Hum ! qui sait ma chère ?... (Il lui prend les mains.) En tout cas je vous suis très-reconnaissant, croyez-le bien.

MADAME GERMAIN.

C'est ce que nous allons voir, mon cher Henri.

GERMAIN, bas à Germain ainé.

Il va se passer ici une fâcheuse scène que je n'ai pu conjurer, et dont je regrette de vous donner le spectacle ; mais à votre âge, on sait la vie, on est indulgent !... Madame Germain veut que ma nièce épouse M. de Saint-Ange ; et moi, j'approuve la préférence qu'elle donne à M. Valmore, qu'elle aime et dont elle est aimée.



GERMAIN AINÉ, même jeu.

Et vous avez mille fois raison ! Or, la raison c'est la justice, qui doit prévaloir en tout, partout et toujours !... Mais ici, croyez-moi, tout ira bien !...

Il reprend sa place.

GERMAIN, à part.

Tout ira bien, dit d'un ton de prophète cet excellent M. Dubreuil ; et moi, je suis assuré que tout va se passer fort mal ! Cet homme a quelque chose d'étrange... il me semble déjà l'avoir rencontré !

VALMORE, bas à Germain.

Il m'est impossible, cher monsieur, de rester ici davantage...

GERMAIN, bas à Valmore.

N'êtes-vous donc point philosophe ? Restez, morbleu ! et faites bonne contenance ? D'ailleurs, la partie n'est pas encore tout à fait perdue !...

Valmore, perplexe, reprend sa place.

MADAME GERMAIN, bas à Germain.

Ne serait-il pas convenable, mon ami, d'éloigner M. Valmore, sous un prétexte honnête ?

GERMAIN, de même.

A quoi bon, chère amie, il vaut bien mieux qu'il reste !

Il va se rasseoir entre Clémentine et Germain aîné.

MADAME GERMAIN, seule debout, à droite et en avant du notaire.

Monsieur le notaire, voulez-vous écrire le préambule du contrat ?

DARGENVILLE.

Cela est fait, madame, au moyen des notes que vous m'avez envoyées.

MADAME GERMAIN, anxieuse.

Lisez alors, s'il vous plaît.

DARGENVILLE, lisant.

Par devant nous, maître Dargenville et son collègue, notaires à Paris, soussignés, ont comparu : 1<sup>o</sup> M. le chevalier Marie, Albert de Saint-Ange...

GERMAIN, se levant.

Pardon, monsieur Dargenville, les noms du futur sont tout simplement, mais exactement ceux-ci : Aristide Valmore.

VALMORE, à part.

Qu'entends-je ? ô bonheur inespéré !...

MADAME GERMAIN, bas à Germain.

Si vous insistez, c'est une séparation!!! (Haut.) Pardon, pardon, M. Dargenville, mon mari faisait erreur; les noms écrits sont bien ceux qu'il fallait écrire.

GERMAIN AINÉ. Il se lève et retient Germain qui veut parler.

Et moi, monsieur le notaire, je vous déclare et vous affirme que c'est madame qui se trompe ! Les noms du futur sont bien réellement Aristide Valmore : écrivez, s'il vous plaît.

VALMORE, à part.

Et lui aussi ! est-ce un rêve ?...

HONORINE, à part.

Quel est ce vaillant et mystérieux auxiliaire ?

MADAME GERMAIN.

Quelle insolence !... chez moi !... monsieur est fou !

DARGENVILLE, à M. et à madame Germain.

Veuillez enfin vous mettre d'accord ?

GERMAIN, étonné, regardant Germain ainé. A part.

Cet accent, cette autorité...

GERMAIN AINÉ, au notaire.

Je m'en charge, monsieur, et ce sera bientôt fait en disant à madame qu'il est faux que M. de Saint-Ange ait à recevoir, en

se mariant, cinquante mille francs, attendu qu'il les a reçus et dissipés !

RICHARD, se levant.

Cette allégation, madame, est d'autant plus fausse elle-même que voici les cinquante mille francs !

Il montre un portefeuille.

GERMAIN AINÉ.

Cinquante mille francs de compère ! pour établir le contrat et tromper la famille !

SAINT-ANGE.

C'est une odieuse calomnie, dont vous aurez à nous rendre compte, monsieur ?

GERMAIN AINÉ, montrant la lettre perdue par Richard.

En ce cas, c'est monsieur votre père qui vous calomnie ! car il écrit ici que vous avez reçu et non pas que vous recevrez la dite somme. C'est pourtant ce que vous avez eu l'habileté de faire croire à monsieur et à madame !

RICHARD, après avoir cherché dans ses poches.

Monsieur serait-il assez bon pour nous dire par quel honnête procédé il s'est procuré cette lettre ?

GERMAIN AINÉ.

Vous l'aurez perdue, monsieur, car je l'ai trouvée au jardin, et je vous la rends.

MADAME GERMAIN, à Germain aîné.

Monsieur nous rendrait un très-grand service, en voulant bien ne s'occuper ici que de ses propres affaires ?... Quant à M. le chevalier, qu'il possède ou non les cinquante mille francs à énoncer au contrat et présentés par M. Richard, je me porte caution pour lui jusqu'à concurrence de cette somme... Monsieur est sans doute suffisamment rassuré sur... nos intérêts ?... Continuez, s'il vous plaît, monsieur Dargenville ?

GERMAIN AINÉ.

Pas tout à fait, madame. La petite manœuvre industrielle de M. le chevalier ne conserve plus ainsi que sa valeur morale, et cela peut paraître insignifiant ; mais voici qui est plus grave.

SAINT-ANGE, à part.

Que va-t-il dire encore?

GERMAIN AINÉ.

Monsieur le chevalier n'aime pas plus mademoiselle Honorine Germain que mademoiselle Thérèse Gérard, abandonnée par lui dans un fâcheux état...

SAINT-ANGE.

C'est faux ! archifaux !...

GERMAIN AINÉ.

Mais comme il est criblé de dettes, et qu'il doit même à M. Richard, ici présent, une somme de trente mille francs...

RICHARD.

La preuve ?

GERMAIN AINÉ.

Il cherche à se... marier, au plus haut prix possible !

MADAME GERMAIN.

A qui persuaderez-vous, monsieur, que l'on fasse une spéculation en épousant une orpheline ?

GERMAIN AINÉ.

Ah ! c'est que l'orpheline dont il s'agit n'est pas tout à fait sans prétentions, madame ; demandez plutôt à M. Richard ?... banquier en rapport avec M. le baron de Rothschild, il a su de ce dernier, de qui je le tiens, que M. Germain aîné n'est pas mort...

HONORINE.

Ah ciel !

GERMAIN.

Qu'il n'est pas mort ?...

GERMAIN AINÉ.

Qu'il est millionnaire...

MADAME GERMAIN.

Millionnaire !

GERMAIN AINÉ.

Et qu'il revient en France!... De là le zèle ardent de M. Richard pour faire épouser par M. le chevalier, son insolvable débiteur, l'héritière du ou des millions!... Peu lui importait d'ailleurs, les victimes que ce mariage d'intrigues eût pu faire... sa caisse avant tout!

RICHARD.

A votre aise, monsieur, vous divaguez ou mentez à faire plaisir!...

GERMAIN AINÉ.

Maintenant, voici le motif odieux des provocations et du duel insolemment exigé par ces messieurs. Comptant sur sa longue habitude des salles d'armes, M. de Saint-Ange a cru pouvoir renverser le noble adversaire interposé entre les millions et lui! Mais ce duel a tourné à son entière confusion, et à l'honneur de M. Valmore qui lui a, devant moi, deux fois accordé la vie!

RICHARD.

Est-ce tout enfin, M. le procureur du diable?

GERMAIN.

Laissez parler M. Dubreuil, vous aurez votre tour?

MADAME GERMAIN.

Je l'espère bien!...

Elle parle bas à Richard et à Saint-Ange qu'elle encourage.

GERMAIN AINÉ.

Eh bien! messieurs, l'admirable institution que vous calomniez, fera encore plus de bien au monde que tous vos pareils ne lui ont fait de mal depuis cinq mille ans; car elle combattra toujours l'ignorance, les préjugés et la superstition!...

SAINT-ANGE.

Tudieu! quelle faconde! Mais enfin, M. le sermonneur indiscret, pour parler ici comme vous le faites, qui êtes-vous donc?

RICHARD.

Oui, monsieur le trouble-fête inconnu! quels sont vos titres à notre confiance? Répondez, qui êtes-vous?

GERMAIN AINÉ.

Le moment de le dire est venu, car justice est faite ! (Il retire et jette au loin sa fausse barbe.) Je suis, messieurs, le père de mademoiselle Honorine Germain, la fiancée de M. Aristide Valmore.

HONORINE.

Dieu ! mon père !...

GERMAIN.

Mon frère !...

MADAME GERMAIN.

Le père d'Honorine !...

CLÉMENTINE.

Mon oncle !...

SAINT-ANGE.

Ah ! diable !...

GERMAIN AINÉ. Il retient son frère et sa fille qui viennent l'embrasser.

Un mot encore, messieurs ? Sachez que le franc-maçon, fidèle aux lois de sa conscience et de l'honneur, en quelque point du globe qu'il aille tenter la fortune par le travail et la persévérance, trouve toujours des sympathies fraternelles qui secondent ses efforts. C'est ainsi qu'arrivé à Chandernagor avec une pacotille de deux mille francs, à peine, j'ai pu prospérer et revenir deux fois millionnaire !...

Il embrasse son frère, puis sa fille, dont il met la main dans celle de Valmore, Richard et Saint-Ange mettent insolemment leur chapeau et se retirent.

## SCÈNE XX

GERMAIN, GERMAIN AINÉ, VALMORE, BEAULIEU, DARGENVILLE, MESDAMES GERMAIN ET DE BEAULIEU, CLÉMENTINE, HONORINE.

GERMAIN AINÉ.

Et vous, chère dame de Vieuxcastel, qui avez si noblement élevé ma fille, daignerez-vous encore m'accorder une grâce ?

MADAME GERMAIN.

Mon Dieu ! monsieur mon beau-frère, vous êtes un étrange et terrible homme, qui faites des gens ce que vous voulez ; je ne sais vraiment pas ce qu'il me serait possible de vous refuser ?

GERMAIN AINÉ.

Eh bien ! ma chère belle-sœur, ce serait d'accepter pour Clémentine, à moins d'opposition formelle de sa part, l'alliance de M. Gaston de Beaulieu, son cousin, qui en vaut bien une autre ?

TOUS.

Ouil ouil !...

MADAME GERMAIN.

Oh ! du fond du cœur !...

GERMAIN AINÉ, mettant la main de Gaston dans celle de Clémentine.

A demain les deux contrats, monsieur Dargenville ?...

FIN

2 MA 67





DES MÊMES AUTEURS

EN VENTE :

Chez BOUCHER, 14, rue de l'Ancienne Comédie  
à Paris

# LA MORALE INDÉPENDANTE

CHANT PHILOSOPHIQUE

(Paroles et musique) avec lithographie

FRANCO : 40 CENTIMES

---

POUR PARAÎTRE PROCHAINEMENT

## AMOUR ET LIBERTÉ

POÉSIES

## LE FOU DE MALZÉVILLE

ROMAN HISTORIQUE

---

Imprimerie L. TOINON et Cie, à Saint-Germain.











11/11/11  
E. J. ...

